



I

ANGÉLIQUE

Qui, à la vue d'un tel objet, ne tomberait pas amoureux ?
Qui ne se verrait pas rendu à une beauté si supérieure,
sans y perdre son âme,
ou ne s'exposerait pas à paraître insensible ?
FRANCISCO DE LAS CUEVAS - *Hipolyte et Aminte*

LE CAPITAINE de Cabeceiras de Basto se mourait d'amour pour elle. Deux frères bénédictins de São Miguel de Refojos se conduisaient comme des énergumènes depuis qu'ils l'avaient aperçue dans leur église.

Le juge de paix, le sous-lieutenant des milices, le juge des orphelins, le commis aux écritures, l'apothicaire et le maître d'école la flairaient, si frémissants de désir, que, lorsque à tour de rôle, ils s'arrangeaient pour la croiser, la jeune fille grommelait, en leur faisant une figue en cachette :

– Je te renie, Satan !

Et elle pressait le pas, les yeux baissés, le credo à la bouche.

Pardonnons-leur, sans excepter les religieux. Pauvres garçons ! Aucun n'avait atteint ses vingt-six ans. Corpulents, rougeauds, avec de grosses lèvres vermeilles, le nez humide, la santé de deux montagnes ! Des religieux, sans foi, sans espoir, ni charité !

Pardonnons-leur à tous ; ce n'était pas leur faute, ni la sienne.

C'était la faute à la *fames peccati*, à 'l'appât du péché', de bonnes paroles que les saints pères expliquent, une chose fort simple que disent les rossignols dans les trilles qu'ils lancent, et les poètes dans les madrigaux de leurs cantilènes éparses, et tous les autres individus, à leur façon, du rugissement du lion hyrcanien au strident glapissement de l'eau d'Herminius.

Angélica Florinda était la tentation même, pour les hommes et pour les anges, y compris ces êtres intermédiaires entre le genre humain et les séraphins : les religieux.

Grande, robuste, les fesses et les épaules rondes, la taille mince entre les seins gonflés et les hanches massives et pleines, les cheveux de jais soulevés de vagues luisantes, les sourcils épais, formant un seul trait, de grands cils, les clins d'œil, l'émail de ses dents d'une blancheur éclatante, la lèvre supérieure ourlée d'un liseré duveteux, l'inférieure charnue, de la couleur des œillets sauvages. Le teint plus que basané, avec une plage rose à chaque joue. Le visage oblong, le crâne carré, le menton plutôt rond et légèrement fendu en son milieu.

Je ne sais si cette esquisse donne une idée claire du côté galant, gracieux, charmant des dix-sept ans de cette gamine de la circonscription de Cabeceiras de Basto !

C'était une paroissienne de São Pedro de Alvitre. Le père et la mère d'Angélica étaient de modestes laboureurs, connus parce qu'ils avaient une maison située au sommet d'une colline. C'est pour cela qu'on les appelait *les gens du Piton* ; on appelait aussi son père, le Joaquim de la Teresa, et sa mère, la Teresa du Joaquim. Il y a une certaine poésie dans la dépendance que rendent les noms du mari et de sa femme, là-bas, où les noms et les âmes forment bel et bien, sans distinction aucune, une seule âme et un seul nom.

Leur fille, à six lieues à la ronde, était connue comme *l'Angélica du Piton*.

Le père Joaquim de la Teresa disait que sa fille n'épouserait aucun des laboureurs qui l'avaient demandée en mariage, parce qu'un de ses oncles maternels, établi au Pernambouc l'avait vue, quand il était revenu au pays, alors qu'elle avait douze ans, et avait promis de rentrer pour se marier avec sa nièce, dès qu'elle aurait franchi le cap de sa dix-neuvième année.

Cet oncle si désiré comptait, à en croire le beau-frère, son argent par bois-seaux, avait trois navires et deux cents noirs. La preuve, c'est qu'il avait déjà envoyée à sa nièce une grande caisse de cajous, de fruits de pitanguier et de goyave, des friandises dont les vieux agrémentaient leur pain de maïs, regrettant de ne pouvoir aussi l'agrémenter d'un perroquet et d'un sagouin, des bêtes qui distrayaient Angélica de son travail.¹

Ce mariage convenu était notoire, ce qui n'empêchait pas les mugets du district et les laboureurs célibataires de convoiter la promesse du Brésilien.

– Si elle n'était pas engagée avec son oncle, disait son père, c'est le Barnabé de la pharmacie qui l'aurait. En voilà un qui ne s'embête pas ! Avec une banne

¹ Je crois que le terme "apresigar" (agrémenter sa pitance) n'est pas admis dans les dictionnaires portugais. "Apresigo" dans les provinces du nord signifie la même chose que "conduto" (pitance). C'est un vocable de bon aloi, parce qu'il est marqué du sceau du peuple le plus classique du Portugal.

d'herbes et six dames-jeannes d'eau de la fontaine, il se fait un de ces tas de blé ! Puis il y a le commis aux écritures des accises qui lui court après ; ce n'est pas mal non plus, commis ; mais moi, des voleurs, ici, dans ma famille, je n'en veux pas. Le maître d'école est un bon sujet et je lui suis obligé de m'avoir appris à tracer plus ou moins bien quelques gribouillages pour ne pas signer d'une croix ; comme à ma fille ; mais peu importe qu'elle sache lire ou pas ; le pauvre homme n'a pas de planche où se laisser tomber, à moins d'aller en prison... Ces blancs-becs font la cour à la gamine sans arriver à perdre leur illusions ! Que Dieu ramène vite mon beau-frère, pour voir s'ils me la lâchent ; parce qu'elle, le bon sens, elle en a à revendre ! Quand un noblaillon lui dit : "Viens çà, ma fille ", la gamine, un vrai buisson ! Vous le savez, vous, qu'elle ne va pas aux veillées où l'on teille, ni aux fêtes de personne. Les pèlerinages, un par an. Ce qui lui fait plaisir, c'est aller aux fêtes de l'église du monastère. Ça, elle va à toutes, et il n'y a guère de mois où elle ne se confesse pas.

Le père Joaquim de la Teresa était mal informé, sur le chapitre de la confession. Angélica Florinda ne s'adonnait pas à de si louables exercices spirituels. Les fêtes, elle y allait ; mais, en dehors du Carême et des jubilés, il semble que la jeune fille emmagasinait de peccamineuses marchandises pour les exposer au confessionnal.

À l'instar de n'importe lesquelles de ces donzelles qui foulent des tapis et partagent des secrets avec la lune, Angélica du Piton sentait au fond de son cœur *une tristesse allègre et une triste allégresse, un bien dont elle souffrait et un mal qui la consolait, un mal, enfin, qui la mettait en joie, et un bien qui l'affligeait* ; tout cela relève de la *saudade*, telle que l'a définie Saint Bernard, et bien d'autres, après ce saint, à son image, mise à part la sainteté.¹

La *saudade* d'Angélica s'était emparée de son cœur depuis sept ans ; elle s'y était enracinée, c'était une douleur pour laquelle il n'existait aucun remède.

Qui l'aurait dit, en la voyant s'épanouir, s'arrondir, prendre honnêtement du bon temps ? Eh bien, la jeune fille se faisait violence. Sa nature la parait de toutes les grâces, quoi qu'elle en eût, malgré elle ; son teint, respirant la santé, était le privilège d'une matière juvénile qui n'avait aucun compte à rendre à son âme ; si cette fière jeune fille se délassait avec ses amies, en chantant la Saint-Jean, et d'autres cantilènes aussi mystiques, c'est qu'elle s'efforçait de cacher sa douleur aux autres comme à elle-même, en l'effaçant de sa mémoire.

La *saudade* d'Angélica Florinda devait donc être avilissante, pour qu'elle eût honte qu'on en connût la cause. Ah ! Ça, pour l'être !

¹ J'ai publié ailleurs un écrit recensant les différents auteurs qui ont défini, en portugais, la *saudade* avec les antithèses connues fort prisées d'Almeida Garrett. En remontant le temps, je me suis souvenu, avant le chantre de Camões, du savant Dom Francisco Manuel de Melo, et, avant lui, d'António de Sousa de Macedo, et du plus ancien Duarte Nunes de Leão. Je me suis arrêté à celui-là, en me promettant de chercher qui fut le maître de Duarte Nunes. Dernièrement, je suis tombé sur Saint Bernard. Plus tard, si Dieu y consent, je dirai où le saint abbé de Clairvaux a trouvé cette galanterie qui me semble dater d'avant le déluge.

Même si dieu lui pardonnait, et envoyait sur terre des anges publier l'absolution de la pécheresse, le monde ne lui pardonnerait pas.

L'objet pour lequel soupiraient le juge de paix, le sous-lieutenant des milices, le juge des orphelins, l'apothicaire, le capitaine en chef, le commis des accises, le maître d'école... aimait... un frère bénédictin.

Mais ce frère n'était aucun des deux qu'elle rendait fous.

C'était un troisième frère de São Miguel de Refojos. Sur trois !

Ce n'était pas beaucoup, il eût été naturel que tout le couvent l'aimât ! Que toute la congrégation de Saint Benoît l'aimât ! Que l'aimassent Saint Pacôme, l'abbé Saint Antoine, Saint Jérôme, le vieillard décharné qui avait bien du mal à vaincre les souvenirs voluptueux des Romaines !...

C'était là une femme solide ! Le diable n'en connaissait pas de telle, quand Dieu lui a permis de tourmenter l'inébranlable Job. Il lui eût suffi de lui montrer cette fille... et de ne pas lui envoyer la lèpre. C'était infliger à son âme de ces démangeaisons que l'on ne gratte pas avec une tuile.

Il n'est pas que méchant, le diable, il est sot, et parfois, c'est un 'vieil imbécile', comme le dit frère João de Ceita. Il y a tant de gens qui ne demandant qu'à se perdre, qu'à se damner pour des femmes d'un certain genre, et il dort, cet imbécile, et elles échappent à la tentation ! Allez donc y comprendre quelque chose !

Il n'y a qu'une explication qui l'épargne et le justifie ; c'est que les vices sont à présent si nombreux, comparés aux anciens, que, maintenant, on a plus de mal à s'y adonner qu'aux vertus correspondantes. Satan n'a qu'à rester neutre, l'honnêteté est le moins coûteux des investissements.

Ils le disent bien, les philosophes : la femme s'est émancipée. Les belles, il me semble. Les autres, j'en doute.

J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui leur apporte son concours, une forme de tentation qui les hisse sur les sommets d'où belles et laides se précipitent. La différence, c'est que les unes y vont en voletant avec les ailes du ciel, et que les autres, le font à quatre pattes, ou à califourchon, sur le dos du diable.



II

LE FRÈRE

Notre cœur a la forme d'une pyramide ronde
dont la pointe est dirigée vers la terre, et la base
vers le ciel, de sorte qu'il est pris dans un
mouvement continu, sans rien avoir dans la
vie à quoi il puisse renoncer, ni trouver de repos
qu'en mourant.

Père Juan Rebello - *Vie et couronne du Christ*

C'ÉTAIT TOMÁS DE AQUINO, issu d'une noble famille de Basto, et voisin de la maison de Picoto, la saudade enfantine et l'amour du cœur adulte d'Angélica.

À dix ans, elle avait l'air d'en avoir quinze, et les formes d'une femme parfaitement achevée.

Tomas badinait avec elle, sans s'inquiéter de ses parents qui étaient les parrains de cette charmante enfant. Il allait la trouver dans les prairies où elle faisait paître les bêtes, s'asseyait près d'elle, sans témoin, et ne savait pas badiner. Il restait grave et silencieux.

C'était la poésie en chair et en os.

Il s'inclinait parfois sur le bras droit, à moitié couché sur l'herbe, et regardait les ravins et les cimes des montagnes. Angélica s'arrêtait de filer et suivait son regard.

À la tombée du jour, ils se quittaient, tristes ; et se retrouvaient le lendemain, comme des amants après une longue absence.

Le puîné était destiné au monastère. Le moment arriva, pour lui, d'entamer son noviciat. Il ne lui fit pas ses adieux, car il n'a pu le faire.

Personne ne soupçonna cette innocente affection. Elle devait s'achever dans l'ombre de sa naissance.

Tomás fit son noviciat à Tibães. À la fin de l'année, il prononça ses vœux, et prit le nom de frère Tomás de São Plácido. De Tibães, il passa à São Miguel de Refojos pour étudier les humanités.

Ce frère était taciturne, triste, guère studieux ; il ne se distinguait cependant pas de ses compagnons sur le chapitre des lettres. À ce moment-là, en 1828 probablement, les vieux moines pressentaient la ruine de la maison du Seigneur, et les jeunes avaient l'oreille collée au sol pour écouter le lugubre mugissement du cratère.

Frère Tomás l'écoutait et disait aux garçons de son âge :

– Heureux ceux qui sont nés il y a vingt ans, et gémissent en captivité dans ces cachots du faux dieu. Heureux ceux qui seront libres pour la Liberté, fille du vrai Dieu, qui a envoyé sur terre, il y a dix-neuf siècles, un fils pour la planter. L'arbre s'est fait croix. C'est parce que la Liberté, avant de frapper à ces portes, devait pleurer des millions de victimes sacrifiées. Dix-neuf siècles de larmes... Il était temps...

Un des jeunes frères dénonça ces blasphèmes au prélat. Tomas fut réprimandé et menacé d'un châtement plus sévère.

À partir de ce moment, le novice philosopha en silence, et prit en haine les vieux et les jeunes.

Il avait deux amis : l'un d'eux était un frère convers, économe du couvent. On l'appelait frère João do Socorro. Il portait une tunique de bure et un scapulaire d'étamine au monastère de Refojos pour vivre ainsi et finir sous les tuiles où vivait frère Tomás, l'enfant qu'il avait vu naître. Le sexagénaire frère João avait servi cinquante ans les grands-parents et les parents du moine.¹

Nous parlerons plus tard de l'autre ami.

Frère João aurait violé la règle, si le relâchement de la discipline monastique ne l'avait pas dispensé d'échafauder des plans pour retrouver souvent son Tomás. Le prélat ne lui tenait pas la bride, vues les rares vertus de cellérier économe et fidèle que pratiquait le frère convers.

Le vieillard voyait les pleurs qu'étouffait le jeune homme et en était affligé. Il lui parlait du Ciel, de patience, de sacrifice. Le frère s'emportait. Le servant sortait, les yeux humides, et s'adressait au patriarche de São Bento, lui demandant d'amener son protégé à accepter son sort, à aimer son habit.

Frère Tomás de São Plácido vit un jour Angélica à l'église. Il se trouvait dans le chœur, elle était agenouillée devant l'autel de Notre Dame. Ils se reconurent. Le frère quitta le chœur, Angélica continua de prier.

Au bout de quelques minutes, il revint et ne la revit plus. La jeune fille, bouleversée, était partie, les yeux baignés de larmes. Les voisines qui la virent passer, la tête baissée, sur le parvis, dirent que l'Angélica du Piton tournait bigote.

Frère Tomás se retira dans sa cellule. Il fut saisi d'une angoisse différente, plus cruelle. Avant, il s'absorbait dans la méditation, souffrait, luttait contre lui-même, et sortait de son recueillement apparemment serein et résigné pour quelques heures. Cette nouvelle douleur, c'était un trouble désespéré, une suffocation, un étranglement que le jetait de sa chaise à son lit, de son lit à sa fenêtre, tandis qu'il aspirait à pleins poumons l'air qui lui échauffait le sang.

¹ Les frères convers ou frères lais étaient admis sans la moindre lueur d'instruction. Certains ne savaient même pas lire ; et pour la plupart, le couvent leur permettait d'apprendre cela, et rien de plus, mis à part le nécessaire pour remplir une fonction utile à la communauté. Il leur était défendu, sous peine de lourdes sanctions, de pénétrer dans la cellule des moines, sauf quand on leur demandait de servir quelque frère d'un âge avancé. Toute personne ayant des amis dans le monde, ou qui aurait fait une promesse de mariage, n'avait pas, d'après les *Constitutions de l'Ordre*, le droit d'être frère convers. Ils devaient obligatoirement se confesser une fois par semaine. Ils priaient beaucoup, entre autres, une heure avant le point du jour, et jeûnaient, comme d'habitude dans cet ordre, par hygiène, pour ne pas accumuler les indigestions. S'ils n'en avaient pas de meilleur que ceux que la règle leur donnait, leur lit n'avait rien d'enviable : c'était une simple paille avec trois couvertures, "qu'ils dorment", dit la *Const.* "ceints d'un petit scapulaire". Il semble que les frères avaient accoutumé de poursuivre de leurs railleries ces pauvres niais, vu que la règle exige que l'on châtie les moines : "qui leur donnent des noms et les scandalisent." Voir *Constitutiones monachorum nigrorum*, 1629, et *Const de l'ordre de St Benoît*, 1590.

Le frère lai le trouva ainsi, dans cette agitation d'aliéné. Il se précipita sur lui, dans un élan d'impétueuse tendresse. Il le supplia, pleura, lui arracha son secret.

– J'ai vu Angélica ! sanglota le frère. Je l'ai vue, et je vais mourir sans la revoir !...

Frère João do Socorro n'en fut pas surpris. Il s'en était bien douté, de l'innocente amitié de l'étudiant pour la filleule de son maître. Cette tristesse du novice à Tibães, où le serviteur allait tous les mois, le fait qu'il lui demandait si Angélica vivait encore là-bas, chez elle, si l'oncle brésilien se trouvait encore dans le coin, d'autres curiosités confirmaient ses doutes. Lui parler d'elle, il l'aurait bien fait, le frère lai, s'il n'avait pas été bâillonné par ses scrupules. Frère João n'osait pas invectiver la peccamineuse passion de ce jeune homme enseveli. Cela reviendrait à scarifier la plaie sans être sûr de cicatriser ce que le temps n'avait pas réussi à soulager.

Le vieillard, consterné, ne savait que faire : se taire ou le consoler. Le silence n'aurait servi de rien à son maître chéri ; quant à la consolation, dont le frère avait besoin, l'esprit religieux du frère lai la trouvait.

Entre-temps, Angélica revint à l'église du monastère et frère Tomás la revit. Il resta un long moment immobile à la contempler. Il ne fuit pas la tentation ; il écarta la conscience qu'il avait d'être un moine, et la fixa de ses yeux amoureux, embués d'une douce allégresse, comme s'il était un homme et sentait une chose plus sacrée dans sa poitrine que l'habit qu'il portait.

Après avoir prié la Vierge, à qui elle était dévouée, elle s'assit pour attendre la messe. Par moments, elle jetait un coup d'œil au chœur prudemment, comme effrayée. Elle se rendit compte qu'on l'observait de là. Elle reconnut frère Tomás un peu à l'écart de deux moines qui la lorgnaient aussi entre les grilles de bois. Elle les redoutait, craignant qu'ils l'épiassent. Quant à frère Tomás, s'ils l'observaient du coin de l'œil, il détournait la tête pour ne pas éveiller de soupçons.

Regardant tour à tour la belle fille et Tomás de São Plácido, les moines chuchotaient et souriaient, comme s'ils eussent éventé leur secret. Se doutant que ses espions le dénonceraient, comme naguère les expressions blasphématoires que l'abbé avait retenues contre lui, le moine circonspect quitta le chœur et s'en fut épier la jeune fille d'une autre galerie.

Le frère avait un aimant qui attirait les yeux d'Angélica. Elle l'entrevit à travers la petite grille de la galerie. Et comment, qu'elle le reconnut ! L'amour est, en plus de tout ce qu'on en dit, quelque chose de plus, qu'il faut mentionner : un télescope. La nostalgie des êtres qui sont morts pénètre plus loin au cœur de l'infini. L'on voit les âmes dans la Voie Lactée : l'on distingue les ailes blanches d'un chérubin du scintillement blanchâtre de myriades d'étoiles. C'est ce que disent les poètes. La prose arrive qui dédaigne, brocarde ces illusions d'optique. Nous sommes une race d'infirmes, que savons-nous de ce que les poètes savent et voient ?! L'aveugle qui nierait la beauté d'une plaine couverte de pâquerettes et les branches les plus hautes d'une forêt

baignée de lumière nous ferait pitié. La cécité du cœur ne nous laisse voir que ce que la science établit et ce que la main palpe. L'on parle de 'cœur mort' ; il n'est pas mort ; il est aveugle. Quand je lis Dante ou Swedenborg, moi je gémiss ; je ne vois rien, je ne les entends pas, et cependant je crois. La foi en Dieu, et la foi dans les poètes qui sont, l'espace d'un ou deux printemps de leur vie, de pures émanations de Dieu. La foi, sans l'espoir de communier avec eux à la table eucharistique de son pain divin. Nous les injurons, si l'envie nous ronge ; nous les admonestons parce qu'ils jettent des fleurs dans notre borbier ; l'on hue les voyants blêmes qui effeuillent leurs roses du ciel et tissent leur guirlande avec nos épines. Bon ! C'est le propre de notre abjecte condition. Lions-nous d'amitié avec les deux frères qui se trouvaient à l'angle du chœur en train d'épier frère Tomás de São Plácido, de chuchoter, de se moquer de lui, quoique le moine ne confiât ses strophes qu'à Dieu.

Les harmonies de l'orgue, répondaient à celles de la romantique mandore. S'il n'y avait la voix rauque de quelque frère gaillonnant, dont la gorge ferait fuir Sainte Cécile du ciel, frère Tomás aurait cru qu'à travers les vapeurs de l'encens deux âmes prenaient leur vol vers le chemin élevé de gloire, pour se chercher dans le feu lumineux dont elles étaient tombées. Nonobstant ces chanteurs catarrheux, trois heures de rêve, de poésie, de lumière passèrent en un clin d'œil dans la contemplation extatique du frère.

Angélica Florinda fut la dernière femme à quitter l'église.

Frère Tomás quitta, lui aussi, la galerie. Il avançait, comme si on l'avait réveillé de son premier sommeil, le long du dortoir. Il croisa l'abbé sans s'arrêter, ni s'incliner dans l'attitude respectueuse des Constitutions. Ce qui froissa l'esprit de discipline du prélat et fut discuté dans la résidence abbatiale.



III

LES ESPIONS

Sans amour et charité les monastères sont un enfer,
et ceux qui y vivent des démons
FREI FAUSTINO DE MADRE DE JESUS
(*Florilège spirituel*)

LES DEUX FRÈRES COLLÉGIAUX qui ne cessaient de dénoncer frère Tomás, se trouvaient toujours à leur poste pour l'espionner dans le chœur. L'un s'appelait frère Joaquim do Sepulcro, et l'autre, António do Vale. Le premier était le neveu de l'abbé ; tout le monde le flagornait pour courtiser l'oncle. Le second était un bâtard du marquis de Ponte de Lima ; on le ménageait par respect pour son sang, et pour l'honneur que l'on imaginait qu'un tel particulier faisait à la congrégation bénédictine. Ils fraternisèrent on ne peut mieux tous les deux comme deux bêtes achevées. Ils marchaient comme des prisonniers appariés par la taille de leurs oreilles. Ils ne se quittaient pas si ce n'est à l'heure où la règle renvoyait chaque frère dans sa cellule. Durant la journée, ils se rendaient rarement au réfectoire. Ils avaient des friandises dans leur cellule, où, contrairement aux *Constitutions de l'Ordre*, ils mangeaient au même râtelier.

Frère António do Vale, fils d'une fidalga de Vila da Barca, recevait chaque semaine de sa mère une manne bourrée de bouteilles d'un excellent Douro, de jambon de Melgaço, de pâtés de Braga, de lamproies et de saumons de Viana selon la saison, de toutes les spécialités de chaque région. L'Abbé avait droit à une part de ces douceurs et envoyait sa bénédiction paternelle à la mère de ce frère.

L'on peu comprendre l'effet sur le prélat des insinuations des deux ennemis de frère Tomás. Ils ont donné l'origine de ces démêlés, en l'accusant d'être sans religion et de prophétiser la ruine des monastères. C'est ensuite frère Tomás qui exaspéra leur rage en les méprisant. L'apparition d'Angélica mit un comble à leur rage, parce qu'ils se sentaient prisonniers de son étrange beauté, et qu'ils avaient vu qu'en sortant de l'église, elle était restée sur le parvis pour s'entretenir avec le frère lai, l'ancien domestique et ami de frère Tomás de São Plácido.

Bien décidé à contrarier les progrès de la passion chez son maître, frère João do Socorro aborda Angélica pour lui demander avec douceur de ne pas venir aux festivités du monastère, si elle ne voulait pas mortifier ce pauvre frère Tomás.

Angélica ne fit pas celle qui ne comprenait pas, et ne feignit pas l'étonnement. Elle fondit en larmes, en cachant son visage sous les pointes de son mouchoir de soie. Elle ne prononça pas un mot. Elle en fut interdite, et pressa le pas pour fuir les regards de tout ce monde qui avait vu le servant s'approcher d'elle.

L'abbé apprit deux choses d'un coup, à savoir : qu'il y avait eu un colloque amoureux, tout en regards, entre une belle fille de São Pedro do Alvite et le frère collégial Tomás de São Plácido, et que João, le frère lai, lui avait parlé sur la place.

Le servant fut convoqué dans la cellule de l'abbé, et sommé, en vertu de son saint vœu d'obéissance, de révéler ce qu'il avait à dire à la jeune fille. Frère João exposa avec sa franchise d'homme sans détour ce qu'il avait dit, et dans quelle intention. Il rapporta les amours infantiles de frère Tomás avec la jeune fille, et les saudades qui l'affligeaient et rendaient son existence claustrale plus amère.

Le prélat donna son absolution au frère lai, et l'approuva, en lui recommandant de conseiller au fils de ses maîtres de ne pas provoquer de scandale chez eux et d'être poli avec ses supérieurs et ses compagnons, s'il ne voulait pas être muté à Travanca ou São Romão de Neiva, où l'on assouplit les angles des fortes têtes.

Les yeux embués de larmes, le frère lai entra dans la cellule de frère Tomás. Il le trouva au lit, à plat ventre, le visage sur l'oreiller, et les doigts entrelacés sur la tête. Il l'appela du seuil de la porte. Le frère s'assit aussitôt et dit :

– Entrez, frère João. J'étais impatient de vous voir. Vous avez parlé à Angélica... je vous ai vu... Que lui avez-vous dit ?

– De ne plus revenir à notre église, répondit sévèrement le frère lai.

– Pourquoi ?! demanda le frère. qu'est-ce que ça vous rapporte, frère João, qu'elle ne vienne pas ici ? C'est stupidement cruel !... Vous en avez fait de belles!... Maintenant... sortez d'ici... et laissez-moi !... Quel ami !... J'avais encore confiance en cet homme qui m'a vu naître... Et il s'est mis du côté de mon malheur !... Qu'est-ce que ça pouvait vous faire qu'Angélica vienne à l'église ?... Répondez-moi !

– À moi, rien... à vous-même, mon frère, beaucoup de mal... répondit le frère lai. Sans elle, mon maître était doux et tranquille dans la maison de Dieu.

– Je n'admets pas de telles âneries ! fit le frère collégial, durement. Occupez-vous de vos affaires, et faites comme si vous ne me connaissiez pas plus que les autres frères...

– Frère Tomás... répondit humblement le frère lai, les larmes aux yeux.

– Ouste ! s'exclama le moine en donnant un coup de poing sur la banquette. Ici, dans cette maison, l'on ne voit qu'hypocrisie, férocité, et stupidité ! Une maison de Dieu... ça ! Dehors, et emportez vos blasphèmes ! Regardez cet homme qui s'est fait servant pour m'être utile et me consoler dans cette vie cruelle ! Tous s'acharnaient à me flageller... et lui plus qu'aucun autre ! Personne n'est allé jusqu'à demander à Angélica de ne pas revenir à l'église !

Et c'est mon ami intime qui a pris sur lui de m'infliger le tourment dont je ne souffrais pas encore, tout en sachant à quel point j'étais moins malheureux parce que je la voyais ! Quelle perverse charité que la vôtre, mon ami ! continua frère Tomás avec un geste brusque. Qui vous a demandé de prêcher la morale à cette jeune fille ?!

– Personne, frère Tomás... C'est moi, j'ai cru que je ferais bien d'empêcher à temps un tel malheur... répondit le frère lai, avec une douceur pleine de respect. Et que Dieu ait pitié de vous, mon frère, si en voulant mettre un terme à votre passion je n'ai pas calmé ce mal...

Le moine le coupa, exaspéré :

– Quel mal ? Ai-je négligé mes obligations de frère ? Ai-je apostasié, me suis-je écarté de la religion ? Ai-je scandalisé l'un de ces saints qui n'ont que Dieu à la bouche et le démon de la haine dans leur cœur ?

– Parlez bas, pour le divin amour de Dieu ! répondit le frère lai, approchant sa main tremblante de ses lèvres. Parlez bas, frère Tomás ; dans la maison de Monsieur l'abbé, on répète tout ce que vous dites, mon frère.

– Qu'est-ce que ça peut me faire ?... insista le jeune homme, hors de lui. Eh bien, puisqu'ils m'entendent, qu'ils me répondent, puisque vous ne trouvez, vous-même, rien à me répondre ! Qu'ils me disent en quoi j'ai transgressé les *Constitutions de l'Ordre* ! Qu'ils me disent ce que j'ai fait pour servir de cible aux hypocrites pour les idiots, aux débauchés pour les culs-bénits qui les protègent ? Je veux le savoir ! Je veux qu'on m'explique les privilèges de frère Joaquim do Sepulcro et de frère António do Vale. Pourquoi font-ils bombance dans leur cellule, sont-ils dispensés du chœur et leur est-il si souvent permis d'aller prendre l'air ? Est-ce ainsi qu'on récompense les espions dans la maison du Seigneur ? Qu'on me donne aussi la livrée des laquais de Satan, et qu'on ouvre les verrous de ce cachot : je veux m'en aller faire pénitence dehors avec le neveu de l'abbé et le fils du marquis de...

– Oh ! Seigneur... s'écria le frère lai, épouvanté, Il veut sa perte ! Il veut sa perte !... Pitié, mon Dieu !

– Je suis perdu ! hurla le moine, perdu pour cette vie et pour l'autre ! J'y ai gagné deux enfers, et je n'en ai mérité aucun ! C'est ce que mes parents m'ont donné en me mettant au monde !... Comme s'il n'aurait pas mieux valu les remercier de m'avoir étranglé au berceau ! J'étais de trop pour vivre dans la maison où je suis né ?! Ils auraient dû me tuer, comme l'on fait avec les chiots, quand leur mère ne peut tous les nourrir ! C'est ici que s'ouvrent les abîmes qui engloutissent ceux qu'on rejette, à qui l'on refuse le toit de leurs parents. Autant les envelopper dans un linceul en leur disant : "Allez mourir là-bas ! Je suis devenu vieux à vingt ans. ; que votre cœur se délite par vos yeux en larmes de sang ; bâillonnez-vous, puisque Dieu ne veut pas que les victimes crient ; si votre tête est en feu, frappez-la contre le piédestal de la croix, dont la roche est glacée... mourez là-bas !... tandis que vos frères profitent bien de la vie, de la leur, de celle de leur épouse, de celle de leurs enfants ! Mourez là-bas, vous que Dieu a condamnés en vous faisant naître après vos frères !"

La voix du frère s'enflait en même temps que son exaspération. La moinerie effarée se déversait des cellules aux couloirs des dortoirs, tendant l'oreille vers l'endroit où retentissait la tirade tragique de frère Tomás de São Plácido. Le frère lai avança, lui aussi, la tête pour surveiller les galeries du cloître ; en voyant des groupes de moines, il recula, effrayé, se mit à genoux devant le novice, hors de lui, et murmura :

– Mon enfant chéri, écoutez-moi par les cinq plaies du Christ ! Ne dites plus un mot ; je vous promets qu'Angélica va revenir de l'église autant de fois que vous le voudrez, Monseigneur. Je m'en vais moi-même lui parler, s'il le faut. Je suis prêt à tout, que ma conscience y trouve à redire, ou pas...

Frère Tomás enleva dans ses bras l'ancien, en le serrant, tout ému, contre sa poitrine, et balbutia :

– Pardonnez-moi, frère Jean, par celui qui est ! Vous ne pouvez comprendre l'amour que je ressens pour cette pauvre Angélica...

Le frère lai s'empressa de lui couper la parole :

– Parlez bas, il y a du monde, dehors...

Exaspéré contre ceux qui les écoutaient, Tomás gagna seuil de sa cellule, parcourut le dortoir de ses yeux étincelants, et vit que les espions les plus proches étaient frère António do Vale et frère Joaquim do Sepulcro. Il allait le franchir, dans une folle impulsion, quand le frère lai le retint par son habit, et le tira vers l'intérieur, à plusieurs reprises, en s'y accrochant.

Frère Joaquim, le fils du marquis, se tourna, goguenard, vers son ami et dit :

– Il ne t'a pas semblé, Vale, qu'il a fait mine de se jeter sur nous ?!

– Et nous l'avions là, si on ne l'avait pas tiré à l'intérieur !... confirma frère António.

– Oh ! Qu'est-ce qu'il croit ? dit en pouffant le frère fidalgo en frottant le dos de sa main gauche avec la paume de l'autre. C'est qu'il est fier, ce gaillard, on dirait !... Ah ! Je ne demande qu'à pouvoir mater un de ces taureaux !...

Frère Tomás écoutait ; il entendit le trait, malgré les ingénieuses diversions dont usait le servant pour l'entraîner au fond de la cellule.

Le moine tremblait, les cheveux hérissés, et frère João le retenait en le serrant contre lui.

Les autres quittèrent cependant le dortoir, en pouffant, et pénétrèrent dans la cellule de l'Abbé, en se donnant hypocritement une autre contenance.

*

IV

HARCÈLEMENT

Voyez donc la bataille
que mène un homme dans cet état.

FRÈRE JACOPONE

Version de frère Marcos de Lisbonne

FRÈRE TOMÁS fut invité à se présenter devant le prélat.
– Pourquoi tout ce vacarme dans votre cellule ? tonna l'Abbé.
Qu'est-ce que cette maison : un monastère, ou une taverne ? Notre
communauté a cru, frère Tomás, que vous étudiez un rôle tragique.
À quoi riment ces déclamations, Monsieur ?

– Je me plaignais de mon mauvais sort, Révérend Père, répondit humblement le moine..

– Vous vous plaigniez ? rétorqua l'abbé. Je me plains, moi aussi, de votre tête folle et de votre mauvaise éducation, frère Tomás ! La bonne fortune que vous vouliez, Monsieur, le couvent la connaît, et il en est scandalisé... Eh bien, résignez-vous. Les fenêtres de cette maison ne sont pas des miradors pour amoureux : vous m'avez compris, Monsieur le frère bénédictin ?... Je me tais par pudeur, pour moi et pour vous... Encore une chose, frère Tomás pourquoi ces emportements, ces menaces contre certains de vos compagnons ?

– J'ai voulu leur demander de quel droit ils m'espionnaient.

– Et de quel droit, les interrogiez-vous, mon frère ?

– De celui que me donne mon sens de l'honneur.

– Quel honneur ? brailla le prélat, en se levant, raide, cramoisi, sous l'effet d'une sainte colère. Voilà bien le serpent de l'orgueil, déguisé en point d'honneur, on lui tranche la tête avec l'épée de l'obéissance. Lisez la règle de Saint Benoît. puisque vous vous piquez à ce point d'être un lettré, Monsieur Frère Tomás... En un mot : les bravaches, je n'en veux pas ici. Si vos forces vous mettent dans cet état, allez les dépenser dans les travaux des champs : il y a vraiment de quoi les employer ici, dans l'enceinte du monastère. Voici ma deuxième admonestation charitable. Ne comptez pas trop sur ma patience, Monsieur ! Et la troisième, je ne donnerai pas l'exemple d'une scandaleuse complaisance.

– Permettez-moi, Révérend Père, dit sereinement le frère, de prendre note des fautes auxquelles je me suis exposé afin de pouvoir les corriger.

– Si elle n'était feinte, votre ignorance serait grossière, frère Tomás. Vos fautes font partie de celles qui sont énumérées dans les sept péchés capitaux...

– Ô Monsieur l'abbé... fit le moine, en l'interrompant, feignant ironiquement la surprise.

– Et vous riez ?! répondit le prélat, durement. Ce mépris pour vos condisciples, qu'est-ce, sinon de l'orgueil ?

– C'est juste une précaution contre leurs vilaines manigances, depuis qu'ils sont venus m'accuser devant vous en me traitant d'impie et d'athée, mon révérend père.

– Et que vouliez-vous, Monsieur le moine ? Les catéchiser avec vos doctrines révolutionnaires ?

– Non, Monsieur, je voulais leur expliquer mes erreurs afin que, charitablement, ils m'en corrigent ; ce n'étaient pas des erreurs sur le plan de la foi et de la discipline ; je ne leur ai donné aucune raison de me taxer d'impiété, ou d'indiscipline. Si je me suis trompé, ce fut purement et simplement sur le chapitre de la politique, et des formes de gouvernement.

– Qu'avez-vous à faire avec les politiques et les gouvernements ? objecta l'abbé. Que peut avoir l'étudiant en philosophie à se poser en républicain, ainsi, à jouer le réformateur du monde ? Ne savez-vous pas, mon frère, que les révolutionnaires de Porto sont les francs-maçons ? Les jacobins ? Les ennemis de Dieu et du roi ? Du trône et de l'autel ? Répondez !

– En France, où ont été engendrés les jacobins, il y a Dieu, un roi, un trône, un autel, rétorqua le moine, tranquillement, modérant cette réfutation par la douceur du ton.

– Où voulez-vous en venir ?

– Le changement des institutions humaines ne peut menacer les vertus de la terre, et encore moins les choses divines. Je pense qu'un zèle indiscret rend Dieu plus petit qu'il n'est.

– Un zèle indiscret que le mien ? beugla le prélat en s'approchant du moine. Vous faites preuve d'une singulière audace ! Retirez-vous dans votre cellule, vous n'en sortirez pas sans que j'en donne l'ordre.

Frère Tomás de São Plácido fit une profonde révérence et sortit.

L'abbé essuyait ses gouttes de sueur.

Qu'un moine brave Dieu, le roi et l'autel, passe encore, mais se permettre de se gausser de la modestie de l'abbé, en griffant son amour-propre avec les ongles de l'ironie, c'était une injure immémoriale, inédite, effroyable au couvent de São Miguel de Refojos.

Au bout de deux heures, on intima au moine l'ordre de se rendre au réfectoire quand la communauté aurait quitté la table.

Frère Tomás répondit qu'il remerciait chaleureusement son prélat de la faveur qu'il lui faisait en le séparant de tels commensaux. L'injure frappa de plein fouet le couvent au visage. Tous les frères, sauf Jacinto de Deus, un vieillard très solitaire, demandaient un châtiment exemplaire. Personne, mis à part lui, ne pardonnait cette insulte, pour l'amour de Dieu. La moinerie passait de cellule en cellule, en marmottant dans les dortoirs, s'attroupant dans le cloître et l'enclos, poussant le prélat à déposer une plainte contre ce criminel, le pressant de le traduire comme manquant à ses devoirs devant le chef de l'ordre, qui résidait au Monastère de Tibães.

João, le frère lai, parvint au seuil de l'abbatiale, où il comptait s'agenouiller aux pieds du prélat pour implorer le pardon de frère Tomás de São Plácido ; mais le courage lui manqua lorsqu'il vit, autour de l'abbé, un bon nombre des plus vénérables moines réclamant qu'on instruisît un procès contre le frère qui injurait les cheveux blancs de ses supérieurs et de ses maîtres. Le frère lai resta debout, en face de la porte, les mains sur la poitrine et les joues couvertes de larmes. L'abbé le remarqua, le fit entrer, et l'interpella durement.

– Écoutez bien, frère João do Socorro : quiconque entrera dans la cellule de frère Tomás sans mon autorisation, sera déplacé et renvoyé de cette maison.

– Je viens donc, dit le frère lai, en s'inclinant profondément, vous demander, mon Révérend Père, la permission de me rendre à la cellule de frère Tomás.

– Je ne vous la donne pas.

– Je vous la demande par les plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ, reprit le frère lai, en sanglotant.

– Je ne vous la donne pas ! fit l'abbé, inflexible. Que lui voulez-vous ?

– Lui conseiller l'obéissance, mon Père.

– Il a les *Constitutions de l'Ordre Bénédictin* pour le conseiller : qu'il les lise. Allez en paix, frère João, et... faites attention à vous...

Le frère lai s'inclina respectueusement, et sortit à reculons.



V

UN AMI

Le démon éclate de rire
en vous voyant vous tromper aussi sottement.
FRÈRE JOAN MARQUEZ - *Les deux États*

ON INSTRUISIT LE PROCÈS. De la plainte à la condamnation, frère João resta emprisonné dans sa chambre. Condamné à six mois de prison, il passa dans le cachot du monastère pour accomplir sa peine.

L'on ne fait pas preuve d'une misérable curiosité en enquêtant sur les étapes d'un procès à charge dans les tribunaux monastiques. Il nous semble à propos de nous en tenir brièvement à l'examen des pièces d'un autre procès plus funeste pour cet impopulaire bénédictin.

Six mois de cachot, mises à part les heures de chœur ; pas de livres, exceptés bréviaire et la règle du patriarche Saint Benoît ; isolement, interdiction de communiquer ; jeûnes quotidiens, et confession le premier dimanche de chaque mois : voilà la sentence.

Frère Tomás commença à l'accomplir courageusement. Frère Jacinto de Deus, son confesseur, l'engageait à se jeter aux pieds de l'abbé, pour le supplier de lui pardonner. Le frère répondait :

– Si je mérite cette peine, je suis obligé de la subir jusqu'au bout du temps que l'on m'a fixé ; si je ne la mérite pas, je ne veux pas devoir à la miséricorde ce que la justice me doit.

La mine du prisonnier exprimait la résignation, la quiétude, la joie du martyr. Quand il entrait dans le chœur, il avançait tête haute, serein et comme rayonnant d'une intime allégresse. Il s'inclinait légèrement devant le prélat, et les autres hiérarchies du monastère¹. Il priait avec un recueillement apparent, murmurait les psaumes d'une voix sonore, comme s'il récitait, en les savourant, des vers de Virgile, sortait du chœur d'un pas mesuré, et descendait au cachot.

Au second mois de détention, on lui accorda la permission de demander quelques livres pour l'étude, et des dictionnaires. Frère Tomás répondit qu'il savait le Pater Noster, une prière composée par Jésus-Christ. Qu'il ne voulait pas connaître d'autre science ni d'autre prière.

Le prisonnier demanda la permission d'écrire à son père. On la lui accorda sous condition : la lettre devait d'abord être remise ouverte entre les mains du prélat. Le moine accepta cette clause.

¹ Outre l'abbé, on appelait hiérarchies le prieur, le sous-prieur, le maître des frères, les professeurs, etc.

En voici les termes :

Mon père, je suis en prison parce que je ne suis pas un bon moine. Le cachot ne pourra corriger les infirmités inhérentes à ma nature. Je serai toujours un mauvais religieux, et jamais je ne pourrai être un honnête homme. Je vous demande d'accomplir les démarches nécessaires pour me faire sortir du couvent. Je pourrai être chez vous un homme utile, qui respecte la religion dans laquelle j'ai été élevé. Ici, où je suis entré malgré moi, je lutterai toujours contre la violence, et je serai, à la fois, source de scandale et victime. Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ veut que je sois, et je ne puis le servir dignement. Votre fils,

Tomás de Aquino

L'abbé lut la lettre aux frères les plus avisés, et demanda conseil. Ils tombèrent d'accord pour la faire parvenir à destination, accompagnée d'un moine qui donnerait des précisions.

Après avoir lu la lettre et entendu les précisions, le père de Tomás entra dans une chambre d'où le frère qui avait donné des précisions sortit avec cette réponse :

Mon fils, qui ne sert pas dignement le Seigneur dans sa demeure, parmi ses saints et respectables ministres, ne peut le servir ici, à l'extérieur, parmi des jeunes gens contaminés et corrompus par la pourriture de ce siècle. Je sais que tu as déjà été là-bas touché par la peste des ennemis du trône et de l'autel. Je déplore ta maladie, et je fais confiance à la cure de piété de Dieu et à la miséricorde de tes maîtres. Il est surtout à présent nécessaire que les douces lois de cette vénérable religion te coupent les ailes, et te rendent ton bon sens. Quel malheur pour toi, si on te laisse t'envoler dès maintenant ! Tu irais droit à l'abîme où le démon entraîne les égarés de ton espèce. Il ne faut pas compter sur mon consentement pour t'en aller. Notre Seigneur n'aura pas à me demander des comptes là-dessus.

Humilie-toi devant ton saint prélat, afin qu'il tienne pour achevée la juste punition de tes fautes. Je sais que ce vertueux abbé te pardonnera. Ne retombe pas ensuite dans le péché d'orgueil, c'est celui qui a provoqué la chute des anges de l'enfer. Je n'ai rien à ajouter. Reçois ma bénédiction et celle de ta mère. Ton père,

Simeão de Aquina

Après avoir lu la réponse, frère Tomás plia lentement la lettre et dit au confesseur qui la lui avait apportée :

– Elle est bien rédigée. Dans cette lettre, mon père n'a que le mérite d'être un bon copiste. Quand il m'écrivait, dans son style, les expressions étaient rustiques, mais, d'une certaine façon, paternelles. Dans ce verbiage emprunté il suinte la dureté hypocrite... de quelque abbé...

– Chut, souffla le père qui le confessait, posant son index contre son nez.

Frère Tomás sourit et murmura :

– Que m'importent, à moi, les espions ? Je sais bien qu'ils m'écoutent. Leur lèpre empeste de loin. Je m'en aperçois toujours, quand deux bêtes engrais-sées au couvent traînent à proximité du cachot.

Il faut savoir que frère Jacinto de Deus plaignait sincèrement le reclus. Au cours des confessions, et en dehors, ses relations suivies avec le détenu lui avaient donné l'impression d'une âme, sans doute rebelle, mais sans tache, ni coupable au point qu'on dût la cautériser aussi profondément. Pour le caractère tranché de cet esprit, ce moine pondéré pensait que mieux valait faire preuve d'adresse et de charité pour venir à bout de ses aspérités ; il fallait, de la même façon fléchir la fierté qu'il tirait de son intelligence avec les armes de la raison, en éclairant les sentiers de sa foi par des arguments recueillis dans l'un des ouvrages rationaliste qui se trouvaient mal cachés dans la librairie.¹

Ces généreuses réflexions inclinèrent l'esprit du vieux moine qui visitait souvent le prisonnier, motivant cette assistance par des raisons spirituelles, à se montrer pitoyable. C'est après ses remontrances, que le prélat s'était adouci et penchait à le tenir quitte de ses fautes, s'il demandait pardon devant la communauté offensée. Frère Jacinto de Deus poussait le moine à faire justement acte d'humilité ; et, se voyant toujours opposer l'argument du point d'honneur, il ne savait s'il devait le réprimander pour son orgueil, ou s'émerveiller tacitement d'une fierté si désuète.

La compassion engendra l'estime. Frère Tomás de São Plácido se sentit aimé du moine le plus sérieux du monastère. Il était ravi de le voir arriver, l'embrassait, dans un généreux transport, il lui suffisait de se voir regardé avec amitié et compassion pour ne pouvoir retenir ses larmes.

L'ancien s'enfermait avec lui. Il lâchait la bride à ses épanchements, qu'il n'interrompait que lorsque sa voix altérée par les poussées de haine pouvait parvenir à la cellule de l'abbé, par l'intermédiaire de ses espions. Ils débattaient calmement dans leurs controverses religieuses. Frère Jacinto possédait la *Somme* de Saint Thomas ; le novice entra en lice avec les armes fragiles de sa raison. La lutte était inégale ; mais si acharnée et à l'issue tellement incertaine qu'il ne serait pas facile à l'auditoire, s'ils en avaient eu un, tous les eux, de décider lequel des deux adversaires montrait le plus grand talent pour faire sortir la vérité de son puits. Au bout de longs et d'inutiles affrontements, les antagonistes se séparaient. Le vieux frère était triste, en sortant ; le jeune n'était pas que triste, il était oppressé par l'angoisse,

¹ Quelques livres français du XVIIIe siècle s'étaient répandus dans les monastères bénédictins, envoyés du Grão-Pará, vers 1760, par le Frère João de São José de Queirós, de l'ordre de Saint Benoît. Nous possédons une lettre autographe qui accompagne l'envoi au Monastère de São Bento à Lisbonne. Rendons cependant justice au prudent prélat qui conseille ardemment d'interdire les livres interdits aux esprits peu avertis et incapables de les digérer et de les remâcher, sans mettre en danger leur foi.

regardant, comme atterré par le nénuphar de l'incroyance, autour duquel il devrait tourner les longues années de sa vie obscure de moine.

Le compatissant confesseur, cachant à l'abbé les sentiments affectueux qui le rapprochaient du prisonnier, ainsi que son opposition à une sentence injuste, agissant juste en tant directeur spirituel du jeune homme, représentait au prélat le bon naturel du jeune homme, capable de vertus, si la malveillance n'en desséchait pas les germes, attisant dans l'âme du novice mésestimé les flammes de la haine.

Cette opinion cadrerait mal avec l'impression du prélat ; le vénérable confesseur avait pour lui qu'il s'était révélé, un demi-siècle durant, bon frère et juge lucide des consciences, nonobstant le travers de passer pour un tant soit peu jacobin. C'est à cause de son affection pour frère Jacinto de Deus que l'abbé avait tempéré son hostilité et s'était adouci au point d'aller jusqu'à faire sortir frère Tomás de São Plácido de son cachot en le dispensant de demander pardon à genoux, et sans exiger la moindre pénitence pour la commutation de sa peine.

Quand un frère servant lui apporta la bonne nouvelle, il demanda :

– Il doit arriver un prisonnier qu'il faut mettre au secret ?

– Non, Monsieur.

– Eh bien, s'il n'est pas nécessaire que je cède ma place à un autre, laissez-moi rester là, je m'y suis fait. Mes ennemis ne descendent pas jusqu'ici, et ne demandent qu'à m'avoir ici. Mieux vaut que nous ne nous voyions pas.

L'abbé fut estomaqué de voir le cas que l'on faisait de son indulgence. La majorité des reclus était d'avis qu'on laissât l'insolent détenu achever sa peine, avant de le transférer dans un autre monastère. Frère Jacinto s'y opposa, en prenant la défense du moine. Il disait à ces bons religieux de prendre garde à ne pas s'abandonner aux excès de la justice humaine en aggravant la condition et le caractère d'un garçon qui s'était fait tant d'ennemis avec de simples imprudences de son âge.

Les plaignants vociférèrent contre le vieillard, l'empêchant de poursuivre sa plaidoirie. Frère Jacinto les écouta avec la patience d'une colombe et un sourire de pieuse compassion. Enfin, une fois calmé le furieux brouhaha des moines noirs, le confesseur, se tournant vers l'abbé, conclut :

– Il a bien raison, frère Tomás. Il est plus près de Dieu, et moins près des hommes, celui qui s'est attaché à la solitude de son cachot. Déplorons, de tout notre cœur, qu'un cachot soit le meilleur des refuges dans la maison de Saint Benoît.

Le lendemain, frère Jacinto fut envoyé dans le montagneux monastère de Alpendorada, où il devait résider. Frère Plácido pleura quand on lui dit que le pieux ancien ne lui avait pas fait ses adieux, parce que le prélat le lui avait défendu en invoquant la sainte obéissance.

*

VI

LA PERLE ET LE LUSTRE DE SA MAISON

Ils sont vraiment religieux
ceux qui vivent conformément à la raison
et ne se laissent pas subjuguier
par leurs sens et leurs passions.
PÈRE JERÓNIMO ALVARES
Vie du bienheureux Luís Gonzaga

A PRÈS AVOIR PURGÉ SA PEINE, frère Tomás de São Plácido reçut l'ordre de se préparer à ns émettredéménager, dans un délai de trois jours, au couvent de Santo Tirso. Le moine répondit qu'il n'avait pas besoin de plus de trois quarts d'heure : qu'il était toujours prêt. L'abbé lui répondit, par l'intermédiaire du prieur, de recevoir ses ordres sans émettre aucun commentaire. Le retard venait du fait qu'il n'y avait pas de frère qui voulût prendre la responsabilité d'accompagner le moine : ils craignaient qu'il conçût le projet de s'enfuir. Le prélat suggéra de le faire accompagner par deux frères. Ce n'était toujours pas possible. Il est juste de marquer cependant, en l'honneur de la communauté de São Miguel de Refojos, que deux moines ne firent pas preuve d'une lâcheté aussi abjecte, et proposèrent, chacun de son côté, d'escorter frère Tomás, les bras intacts ou cassés, à Santo Tirso. C'étaient frère António do Vale et frère Joaquim do Sepulcro, le fils du marquis de Ponte de Lima. Le prélat ne donna pas son accord : l'un des braves était son neveu, l'autre, c'était la perle et le lustre de sa maison.

L'abbé commençait à s'inquiéter quand João do Socorro, le frère lai, proposa de conduire le fils de son maître où l'on voudrait.

– Et vous répondez de lui, frère Jean ? demanda le prélat.

– Oui, notre Révérend Père, il me suffit que le frère Plácido dise qu'il y va.

– Faites attention, frère João ! S'il s'enfuit, il est aussitôt ramené par les autorités judiciaires, et vous êtes expulsé d'ici, frère lai. Tombez-vous d'accord avec cette condition ?

– Oui, Monsieur l'abbé.

– Eh bien, allez lui annoncer que c'est demain qu'il part.

Quand il embrassa le moine, après avoir été, six mois, empêché de s'entretenir avec lui, frère João rompit les digues de ses larmes et lâcha la bride à sa tendresse. Ce fut une consolation pour le jeune homme, de voir l'émotion de son domestique ; se moquant de ses propres infortunes, il s'efforçait de calmer les transports du vieillard, ébahi et consterné de la maigreur de son petit.

– Avez-vous des nouvelles d'Angélica ? demanda-t-il à l'oreille du servant.

– Ah ! Monsieur ! murmura frère João, j'ai bien des choses à vous raconter...

Pas ici... demain, sur la route.

– Qu'y a-t-il donc ? s'exclama frère Tomás, brûlant d'impatience. Vous lui avez parlé ? Elle savait que j'étais prisonnier ?...

– Ne me demandez rien à l'intérieur de cette maison... Je serais déjà parti d'ici, si vous n'y étiez pas... J'ai été mortifié par les deux messieurs qui dirigent tout...

– Frère António do Vale et...

– Le fils du fidalgo... Il est resté deux mois dehors, on le lui a permis... Le frère Joaquim est allé jusqu'à vouloir enlever Angélica dans la maison de ses parents, avec une bande de scélérats. Regardez-moi ce frère !... Demain, demain, je vous raconterai tout.

Comme le frère lai perd sans doute l'unique occasion de raconter au novice furieux le rapt manqué d'Angélica, nous résumerons les faits, afin que la raisonnable curiosité du lecteur ne soit pas exposée aux mêmes hasards que celle de frère Tomás.

Voici comment les choses se sont passées.

Frère Joaquim do Sepulcro avait été saisi, foudroyé, par la beauté de la jeune fille.

Si on ne mentionne pas souvent ces passions qui vous mettent le grappin dessus à propos des moines noirs, elles sont connues, et tellement triviales, qu'elles risquent de ne pas donner, dans nos romans, une seule page qui vaille. Sur les frères, et les effets sur eux de leurs amours précipitées, nous n'avons que peu de renseignements.

L'amour a percé comme un abcès à l'intérieur de la vaste poitrine de frère Joaquim. N'importe quel autre novice, moins audacieux dans ses caprices, et se piquant moins de ses origines, étoufferait sa passion, ou la couvrirait en concevant quelque espoir jusqu'à ce que sonnât l'heure de chasser le monstre de son cœur sacrilège. Ils n'étaient pas rares les avortements de cette espèce qui repartaient et s'empiffraient à s'en faire péter la sous-ventrière. Ses artères échauffées par son vieux sang, et donc plus inflammable, comme l'alcool, le fils du marquis, demanda et obtint aussitôt la permission d'aller passer quelque temps avec sa mère, au village de Barca, mais, avant d'aller chez lui, il s'attarda près de la maison du Piton, en acceptant l'hospitalité d'une famille apparentée à son père.

Il vit Angélica de près, plus adorable, plus excitante. Il chercha l'occasion de la trouver à portée de ses mains qui se hasardèrent à passer doucement sur la joue de la jeune fille. L'endroit était désert, tout contre une pinède, où la bergère gardait son troupeau. Plus agacée qu'effrayée par cette liberté, elle empoigna son petit sabot ferré et promit de répondre avec lui aux tendresses du frère. Frère Joaquim avait assez d'amour pour pardonner une telle injure. Il se plaignit de son ingratitude, ravala sa honte en soupirant, et débita tant de fervents discours à la jeune fille, qu'il nous suffit d'une chose pour faire comprendre la force des libidineux appétits du moine ; il lui promettait d'annuler ses vœux, et de l'épouser, si elle voulait l'accompagner en Espagne, puis à Rome, où ils iraient demander une dispense au Saint-Père.

Angélica écoutait, en filant tranquillement, la harangue du frère. Quand, dans la véhémence de ses déclamations, il avançait d'un pas, la jeune fille reculait d'un pas, regardant du coin de l'œil un gros caillou à sa main pour se défendre. Quand frère Joaquim concluait une période par une question, comme :

– Angélica ! Mon amour ! Que ne m'aimez-vous pas, si je veux faire de vous mon épouse ?

La jeune fille répondait :

– Allez-vous-en, monsieur... Laissez-moi !

Il osa, fâché, vexé par sa résistance, la menacer, en disant qu'elle ne pourrait plus voir frère Tomás. Rouge de colère, Angélica regarda autour d'elle et cria :

– Telle que vous me voyez, je suis à deux doigts de vous frapper avec une pierre au visage. Allez-vous-en, avec Dieu ou le diable, et n'apparaissez plus devant moi.

Le moine noir balbutia quelques mots en affectant la patience, et se retira avec sa tenue de petit-maître en embuscade.

Ce revers humiliant ne suffit pas à cicatriser sa plaie qui suppurait d'heure en heure. Il confia le malheureux résultat de sa tentative à ses parents qui le soutenaient dans ses mauvais coups.

On lui dit que la jeune fille était inexpugnable : cela revenait à empoisonner les éperons de l'amour. Le moine enrageait ; pleurer, il n'y arrivait pas ; les larmes ne se distillent pas avec un sang infecté par des appétits bestiaux.

Il se rappela des histoires de ses aïeux — des histoires que les chroniqueurs ne mentionnent pas ; des rapt, des violences, des escalades aux alcôves conjugales, des infamies monnayées avec quelques poignées d'or piratées en Asie et en Afrique ; il se souvint enfin qu'il était de la race des Abreu et des Lima, farcis de quartiers royaux.

Le jour de la civilisation était depuis longtemps levé. Les souvenirs que le fils du marquis conservait de ses aïeux n'étaient plus de saison ; c'est que ce moine stupide n'avait pas vu l'aube du siècle, saluée par la révolution de 1820. À l'intérieur du monastère, il faisait encore nuit noire. Hypocrites, fanatiques et vertueux en savaient tous autant sur la nouvelle vie du siècle. Les derniers pleuraient de bonne foi, attribuant aux deuxièmes la catastrophe générale. Les hypocrites, de l'engeance de frère Joaquim, déploraient la ruine du monastère, cette foire luxueuse et bien défendue où les brigands trouvaient un refuge sûr, pour se délasser de leurs débordements, dans lesquels chaque moine ne se reconnaissait pas seulement comme l'égal d'un homme, mais de deux.

Frère Joaquim élaborait les plans du rapt, dans le style du douzième siècle ; un assaut de serfs de sa terre, avec des hallebardes, une invasion du sanctuaire de la famille, on ligoterait la fille en larmes, on la poserait sur l'arçon de sa selle, on la tiendrait embrassée contre la poitrine, on s'enfuirait par monts et par vaux à bride abattue. Pour un frère bénédictin, c'était un coup d'éclat, et même une nouveauté dans les annales monastiques de la famille des Abreu et Lima.

C'est dans ce dessein qu'il se rendit chez sa mère pour préparer cette attaque, qui devait être menée par des domestiques crâneurs, des bravaches. Comme la fille du Francisco de Teresa s'était plainte entre-temps de l'impertinence du moine bien né, l'apothicaire, le commis des accises et le maître d'école en furent profondément émus. L'apothicaire surtout, qui était libéral, et avait rédigé des articles pour l'*Azemel*¹ de Guimarães, se répandit en invectives contre l'absence de morale des prêtres, en donnant comme exemple le fait qu'un moine bénédictin prenait des habits de chasseur pour s'en aller peloter Angélica et la solliciter en invoquant des engagements absurdes.

La pharmacie se transforma jour et nuit en beffroi à partir duquel on veillait sur l'honneur de la jeune fille. Les trois rivaux s'associèrent de tout leur cœur à cette conjuration, comme si en la défendant ils travaillaient pour eux-mêmes et leur honneur à tous. Le cultivateur prit ses précautions contre un de ces coups de main qui n'étaient pas rares dans ces contrées accablées de gentilhommières et de nobles aînés dissolus. Le rusé pharmacien leur inspirait plus de craintes, ils redoutaient que le vieillard ne se résignât à donner sa fille, sous la menace. Celle-ci restait sans effet. La parole donnée au beau-frère brésilien ne pouvait être brisée.

Les parents du moine, voisins de la maison du Piton, avaient promis de l'aider pour ce rapt. Un des domestiques engagés pour cet assaut, qui avait une dette envers l'apothicaire et savait combien il aimait la jeune fille, lui confia le plan du fidalgo, et la nuit de l'escalade. Le pharmacien réunit des gens qui n'avaient pas froid aux yeux, et s'embusqua aux abords de sa demeure dans l'espoir de conquérir la jeune fille et de recevoir le prix de l'héroïsme dont il faisait preuve en mettant sa vie en danger pour défendre Angélica.

Un soir de janvier, à neuf heures, la bande commandée par le moine s'approcha de la maison du laboureur. À peine eurent-ils mis pied à terre pour gagner son potager, que la cloche et le carillon de l'église paroissiale sonnèrent le tocsin tandis que retentissaient les coups d'arquebuse de la troupe de l'apothicaire, qui avait surgi des broussailles, en hurlant.

Terrassé par la surprise, frère Joaquim do Sepulcro enfourcha son cheval et donna le signal de la retraite aux siens, à bride abattue, par les ravins.

Le lendemain, le fils du marquis de Ponte de Lima se retirait à São Miguel de Refojos, afin de démentir les bruits, au cas où la nouvelle arriverait aux oreilles du prélat. Il y est arrivée, sans aucun doute. Ce dont on n'a aucune nouvelle, c'est d'un procès contre le moine.²

¹ Autrement dit *Muletier* de Guimarães (NdT)

² Je trouve, parmi divers papiers qui ont appartenu au Monastère de Tibães, un rapport sur les menées criminelles de frère Joaquim do Sepulcro. C'est le capitaine en chef de Cabeceiras de Basto qui le remet au chef de l'ordre, s'appuyant sur le témoignage de l'apothicaire et d'autres cultivateurs engagés pour repousser l'assaut contre la maison du Piton. L'on a écrit, au verso de ce document : "On a fait une enquête et l'on n'a rien trouvé de clairement établi qui puisse ou doive donner lieu à un procès contre le novice frère Joaquim do Sepulcro."

VII

FRÈRE JACINTO SERAIT-IL UN SAINT PARCE QU'IL ÉTAIT BON ?

Oh ! Combien de personnes passent pour saintes
qui devant Dieu ne sont rien ou bien peu de chose,
et combien restent inconnues (et sont parfois poursuivies)
qui, aux yeux de Dieu, sont des pierres précieuses !
C'est que le monde juge à partir de l'extérieur,
dont la vertu et la sainteté restent absentes,
mais où l'on trouve souvent beaucoup d'hypocrisie.
PÈRE RODRIGO DE DEUS - *Motifs Spirituels*

CE QUE LE FRÈRE LAI dit à frère Tomás de Aquino était plus que suffisant pour attiser sa rage contre son vieil ennemi. Il écumait de colère et frissonnait, en s'exclamant :

– Et je partirai d'ici sans me venger !...

– Vous le ferez, mon petit, vous le ferez... dit le moine servant. N'achevez pas de vous perdre... Allons-nous-en en respectant la paix du Seigneur qui a pardonné à ses meurtriers. Allez donc recevoir la bénédiction du prélat et recevoir notre sauf-conduit pour Santo Tirso, au petit matin nous irons y chercher le repos et la joie. Quand nous y serons, je vous raconterai tout, si vous me promettez de garder votre sang-froid.

– Vous croyez, frère João, que je resterai longtemps au couvent ?! lança frère Tomás.

– Comment ça ?!

– Si mon père ne veut pas m'entendre, je déchire mon vœu d'obéissance... je fais ce que j'ai à faire... je m'enfuis !

– Vous vous enfuyez ? Jésus, Marie, Joseph !

– Oui, je m'enfuis ; et, si je reprends l'habit... ils vont le mettre à un cadavre !...

Frère João alla jeter un coup d'œil à la porte de la cellule, et recula, en murmurant anxieusement :

– Taisez-vous, taisez-vous, on vous écoute !

– Qui ?

– Eux... vos espions...

Frère Tomás se libéra peu à peu, en le repoussant, du bras du frère lai, passa dans le dortoir, vit les deux novices, se tourna vers eux et rugit entre ses dents qui grinçaient :

– Immonde canaille !

Le fils du marquis se dirigea crânement vers l'insolent et dit :

– Retirez votre injure, sinon, je vous fends en deux par le milieu !

– On pourrait lui faire sentir les quatre pointes de nos chaussures... ajouta le neveu de l'abbé, égayé par cette insulte.

Le frère lai était déjà accroché à l'habit de Frère Tomás ; mais celui-ci le secoua si brutalement, avec une telle tête, que le vieillard prit peur et s'éloigna.

Le novice croisa les bras et dit :

– Je ne retire pas les vérités que je crache au visage des infâmes.

– Attention, je m'en vais vous couper la langue ! répondit frère Joaquim do Socorro.

– Et je m'en vais, moi, chercher mes ciseaux, ajouta frère António do Vale en courant vers sa cellule.¹

– Quelle belle paire d'ignobles couards !

– Un couard, moi ! fit le fils du marquis en se précipitant, lui aussi, dans sa chambre.

Les deux frères sortaient chacun de leurs cellules respectives. Celui du Vale, pour plaisanter, ou dans l'intention de faire couler le sang, tenait des ciseaux de couture ; l'autre arrivait avec un gourdin. Frère Tomás les attendit, immobile.

– Vous revenez sur ce que vous avez dit ? s'exclama celui avec le bâton, prêt à frapper.

– Je ne me dédis pas, misérable coquin ! répondit le novice.

Le bâton descendit. Frère Tomás déplaça la tête d'un côté, et reçut le coup sur l'épaule gauche. Cependant, de sa main droite, cachée sous son habit, il prit un poignard et le planta deux fois dans la poitrine de frère Joaquim. Le neveu de l'abbé criait en s'enfuyant. Le fils du marquis se palpait en enlevant son habit. Frère Tomás, blanc comme de la cire et tremblant, s'était appuyé à une colonne de la galerie, attendant de voir tomber le blessé, mort.

La moinerie courait dans tous les sens comme si un incendie crépitait aux quatre coins de l'édifice. Les échos de ce vacarme se répercutaient dans les dortoirs. Ce que l'on criait, dans l'épouvante générale, c'était que frère Joaquim do Sepulcro agonisait, poignardé par frère Tomás. L'ensemble des novices, envoyé par le prélat, attaqua le criminel qui ne lui opposa aucune résistance. On le descendit au cachot, on lui attacha le pied droit à l'arceau d'un billot que l'on appelait 'tronc'.

Or les coups de poignard avaient été bénins. Le blessé n'inspirait aucune crainte.

Deux jours après, comme l'affaire relevait d'une juridiction supérieure, frère Tomás de Aquino fut envoyé à Tibães, avec une escorte de douze miliciens.

Voyons à présent comment s'est déroulé ce procès.

J'ai sous les yeux l'*Ouverture d'une Enquête sur des Blessures graves avec Effusion de Sang concernant les frères novices Joaquim do Sepulcro et Tomás de São Plácido*. L'acte a été dressé dans la cellule de l'abbé. Le secrétaire écrit ce que l'abbé lui dicte. Le style est celui que l'on emploie ici, dehors. On commence par la *date de naissance*, etc. Suit l'*acte énonçant le*

¹ C'est dans le texte du procès, que j'ai sous les yeux ; tout ce qu'il rapporte sur ce procès est exact.

corps du délit. Les experts, ce sont quatre frères qui ont examiné les blessures. Ils disent que frère Joaquim do Sepulcro "présente, à deux pouces au-dessous de la première côte, deux déchirures dans la chair, formant des cavités plus importantes que des mèches, lesquelles cavités laissent échapper du sang qui s'écoule dans la région du cou, et qui n'arrive pas au cœur ; ces blessures ont apparemment été produites par une lame quelque peu aiguisée, d'après ce qu'on peut en déduire", etc. On ne peut nier les compétences chirurgicales des frères, au vu des termes techniques dont ils se sont servis en rédigeant leur compte-rendu. Ces déchirures dans la chair formant des cavités plus grandes que des mèches ne sont pas des blessures bien ordinaires dans les hôpitaux ; le sang qui s'écoule des côtes vers le cou, ce n'est pas non plus commun ; une bonne raison pour moi, dans un travail aussi futile que l'est un roman, de réfléchir et d'étudier la chirurgie militaire.

L'acte est suivi de la déposition des témoins. Il y en a vingt-trois. Ils affirment tous, d'une seule voix, que frère Tomás de São Plácido a poignardé frère Joaquim do Sepulcro, dans l'intention de le tuer. Aucun ne mentionne que l'accusé a d'abord été frappé avec un bâton. Quelques-uns précisent que le détenu a un caractère atroce et des tendances révolutionnaires, qu'il manifeste dans ses discours venimeux contre l'autel et le trône.

Le chef de l'ordre reçoit l'acte à Tibães et envoie un courrier rédigé en ces termes, à l'orthographe et à la grammaire tout à fait personnelle : *les témoins ovligent sur cette enquête à propos de l'Accu. Fr. Tomás de São Plácido, le T.R.P.M. (très révérend père maître) Promoteur Fiscal offre le libelle accusatoire. Le Supérieur Général.* On ne sait qui oblige les témoins. Ce devrait être le Promoteur Fiscal. Mis à part la grammaire et l'orthographe, les bénédictins portugais étaient des puits de science.

Suit le *libelle accusatoire* du promoteur fiscal.

En voici le début :

Dit comment A. le Promoteur Fiscal de la Congrégation de Saint Benoît contre l'accusé, frère Tomás de São Plácido, novice étudiant la philosophie au monastère de Refojos, par cette voie légale, ou par une meilleure, et, en cas de nécessité, prouve d'abord etc.

Et la fin :

Proteste pour tout le nécessaire et requiers qu'il soit détenu dans un cachot ad cautelam jusqu'à la sentence finale.

Les autres conclusions parviennent au chef de l'ordre. Le Révérendissime engage l'accusé à réfuter le libelle, après avoir au préalable nommé quelqu'un pour le représenter. Frère Tomás désigne frère Jacinto de Deus comme représentant et défenseur. L'ancien descend du monastère d'Alpendorada. On lui donne les actes pour qu'il réponde aux charges. Il entre dans le cachot et sent sur son visage les larmes brûlantes de son pauvre ami.

Frère Tomás lui raconte les faits sans aucune entorse à la vérité. Le moine n'en revient pas et déplore que les témoins de l'enquête aient tous prêté de faux serments. Il sanglote, les mains sur son visage et murmure :

– Ça va se terminer. Dieu ne veut pas nous voir comme ça. La contagion qui infecte notre air est sortie des monastères.

Voici la défense rédigée par frère Jacinto de Deus :

"L'accusé frère Tomás de São Plácido n'a aucune objection à opposer au libelle accusatoire que le T.R.P. Promoteur Fiscal présente contre lui. Tous les faits qu'il mentionne sont substantiellement exacts, d'autres, qui ne s'y trouvent pas, il suffit que Dieu les voie. Le prévenu avoue ceux dont on l'accuse, et renonce à toute défense ; et s'il en appelle de la sentence, il recourra au tribunal de Jésus Christ."

Frère Jacinto de Deus — Frère Tomás de São Plácido.

Les nouvelles conclusions soumises au supérieur ont été assorties de cette sentence :

"Vus les actes produits par le T.R.P. Procureur Fiscal, la réponse du prévenu, etc. Il apparaît que celui-là, oubliant la sainteté de son état et ses devoirs de chrétien, a fait, de ses mains, violence au novice frère Joaquim do Sepulcro, lui infligeant, avec un poignard, deux blessures à la poitrine avec effusion de sang, ce que prouvent de façon incontestable non seulement les témoignages de l'enquête, mais le retentissement même du fait et la confession du prévenu lui-même, qui, dans sa réponse, reconnaît la vérité de tous les crimes dont il est accusé. Au vu de tout cela, suivant les dispositions du droit commun et de celles qui sont propres à nos Constitutions, Christi nomine invocato, nous trouvons que le prévenu relève des peines prévues par la même Constitution dans des cas semblables, et le condamnons à avoir les pieds fixés au tronc jusqu'au premier jour du chapitre, dont on le retirera pour l'emmener au chapitre devant le couvent, dénudé au-dessus de la ceinture, le scapulaire appliqué à même la chair, avec deux fagots de verges en forme de croix, et à se prosterner en entrant, devant le prélat, qui le réprimandera, en lui représentant l'abjection de son crime et du scandale dont le couvent a été souillé, comme ceux qui en ont eu connaissance, et à demander à qui il voudra de prendre un fagot de ces verges et de lui infliger une discipline dont il sente les effets ; à être remis au tronc, à ne manger que du pain avec de l'eau, et à y rester détenu une année, au bout de laquelle il aura pour cachot les parties hautes du cloître, et s'enfermera dans sa cellule sans avoir la permission de parler à personne, aura la dernière place au couvent, ne chantera pas de psaume au chœur, ni antienne, ne dira pas de verset, ne prendra part à aucun office, n'aura le droit de voter à aucune élection, tant que son prélat, dans sa miséricorde, ne le libérera pas de sa peine. Et nous donnons l'ordre que cette sentence que nous prononçons soit publiée au sein de la communauté, et soit exécutée comme il est mentionné, et qu'on la conserve dans les archives de la congrégation jusqu'à la mort du prévenu."

Tibães, le 16 Mai 1829 - Le supérieur général.

On lut devant toute la communauté, puis au prévenu la sentence, presque littéralement copiée sur l'une des *Constitutions* publiées en 1590, précisément le chapitre XLV qui traite : "De la peine que l'on appliquera aux moines fugitifs", etc.

Frère Tomás de São Plácido écouta sereinement la sentence, et dit :

– Appel au Supérieur, au nom de la Providence Divine.

– C'est ça, mon fils ! acquiesça frère Jacinto de Deus, qui était entré dans la cellule.

Celui qui avait notifié la sentence sortit. Le moine déporté à Alpendorada resta.

– Que va être cette année dans ma vie ! murmura le condamné. Je sais que je n'en verrai pas la fin...

– Si, mon pauvre garçon, fit frère Jacinto. Tu as fait appel devant Dieu : tu vas recevoir de là-haut un arrêt favorable. On me somme de partir d'ici demain, frère Tomás. Je laisse un frère lai chargé de te dire les suites de ton procès devant le tribunal de Dieu.

Frère Tomás regarda le vieillard comme s'il doutait de sa santé mentale. Qui pouvait être cette personne chargée de lui dire comment se passait son procès devant le tribunal de Dieu ?

Frère Jacinto s'aperçut de l'embarras du prisonnier et lui dit :

– Ne me prends pas pour un visionnaire, mon fils. Si mes prières sont exaucées, tu sortiras d'ici. Je n'ai pu te défendre devant le chef de l'ordre bénédictin ; mais devant celui qui scrute les âmes, je sais que mes larmes seront éloquentes.

– Je sortirai d'ici ? s'exclama frère Tomás, tout excité.

– Vous sortirez tous, bons et mauvais, victimes et bourreaux... tous ceux qui ont vécu à l'heure où les cendres des frères morts dans l'amour et la crainte de Dieu ou frémis sous les pieds injurieux de cette génération pestilentielle. Vous sortirez tous, et toi avant les autres, si Dieu prête une oreille miséricordieuse à mes prières. Le monde ne te procurera pas plus de bonheurs que le cloître. Malheureux, tu le seras toujours, mon fils, parce que tu n'emportes, pour affronter les tempêtes de là-bas, l'ancre des naufragés — la foi. Tu n'es pas revêtu de l'armure sainte de la patience qu'on apprend chez Jésus et les siens. La philosophie ne compte guère. Un enseignement que l'on tient des hommes ce n'est rien, un étalage vain d'une force d'âme qu'un revers terrasse. Il y a une seule philosophie : celle du Christ ; c'est celle qui a sué du sang dans le Jardin et s'est plaint d'être abandonné sur la croix. Embrasse-moi, enfin, mon garçon, je ne te reverrai plus. Je te laisse au début de tes peines. Si, un jour, tu foules le cloître d'Alpendorada, au cours de ta vie, dis-toi : "J'ai connu les cendres presque froides de ce frère qui a fini par donner raison aux révolutionnaires qui ont ruiné le monastère." Parce que moi, mon fils, je désavoue ton père qui t'a mis les pieds dans l'arceau de ce tronc. Ton poignard est moins criminel que cette souche entre les mains du moine. Quand ceux qui t'ont condamné lèvent leur hostie, ils dressent un gibet plus cruel pour Jésus Christ.

VIII

ÉVASION

Les démons font bien des choses par les vertus
de leur nature qui nous remplissent d'admiration.
FRÈRE JOSÉ DE JESUS MARIA
Méthode pour Exorciser

UN CHRONIQUEUR inédit des Annales de Tibães entre 1770 et 1830 mentionne deux cas d'évasion de frères criminels et condamnés au tronc.¹ L'histoire du premier ne dit rien qui nous intéresse ; celle du second nous apprend l'évasion de frère Tomás de São Plácido.

Le frère archiviste nous rapporte dans une langue simple des exemples étonnants du pouvoir du démon, et fait observer que les légions infernales sont sorties de leurs abîmes, plus débridées que jamais, vers 1820. Le frère Barnabé de Santa Gertrudes déduit proprement de ce déchaînement que l'Antéchrist est arrivé.

L'interprétation de frère Manuel Homem s'oppose radicalement à de telles conceptions, en démontrant que les Portugais n'auraient pas suivi l'Antéchrist, soutenus qu'ils étaient par les prophètes Ézéchiël et Daniel, des sujets qui se sont fait un devoir de défendre les Portugais contre une telle calomnie.

Frère Barnabé attaque nonobstant les prophètes et le frère de São Domingos, en prouvant que les francs-maçons portugais suppliciés en 1817 et 1829 constituaient l'avant-garde du démon incubé.

S'agissant de l'origine du Malin ou Antéchrist, le frère s'adresse à des sots qui le tiennent pour le fils d'une nonne et d'un moine. La mère, d'après frère Barnabé, sera une dévergondée, qui recevra maritalement du démon les esprits générateurs, un obscène concubinage duquel sortira le monstre dont les ruades mettront à mal le genre humain, jusqu'à ce que le fils de Dieu, sortant à cheval du ciel, mette en déroute les escadrons du réprouvé ; et, décochant un éclair sur le mont des Oliviers, foudroie le coquin.

Ce moine éclairé s'emploie à scruter et à découvrir la ligue où les sectaires rendent hommage au diable. Une fois les prémisses bien établis, le chroniqueur accuse frère Tomás de São Plácido d'être un suppôt de l'Antéchrist, ayant conclu un pacte avec Lucifer, père d'icelui, parvenant à donner de la sorte une explication rationnelle de l'évasion surnaturelle dudit frère.

¹ Ces annales ont été rédigées, jusqu'en 1812 par frère João de Gadalupe, à partir de cette année elles son écrites par frère Barnabé de Santa Gertrudes, le mieux indiqué pour succéder au premier chroniqueur.

Il mentionne donc que le furieux novice de Refojos condamné à un an de cachot et de tronc, de jeûnes et de disciplines, la veille du jour du chapitre où il devait être passé par les verges, selon la sentence, avait disparu de son cahot, sans en être sorti par la porte ni par le guichet dont les verrous étaient fermés. Le frère insiste sur le caractère diaboliquement magique de l'évasion, en rapportant qu'un moine fort contemplatif et religieux, qui adorait, cette même nuit du 15 Juin 1829, à la fenêtre de sa cellule, les orbes reluisant du Seigneur qui parsemaient le ciel, avait entendu un coup lugubre semblable à l'irruption du démon après avoir rompu l'écorce du globe, établissant une communication entre les ténèbres inférieures et le monde subsolaire. Frère Barnabé conclut en écrivant que, le lendemain, le frère lai qui donnait du pain et de l'eau au prisonnier s'était rendu chez le chef de l'ordre pour lui faire savoir que frère Tomás ne se trouvait pas dans son cachot, et n'avait laissé aucune trace de sa fuite.

Le chroniqueur ajoute qu'une fois le fait publié, tous, profès et novices, descendirent au cachot, situé dans la partie presque souterraine de l'édifice, frère Barnabé avec son surplis et son étole, et l'abbé avec le Sacrement dans une custode, suivant le rituel des exorcismes.¹

Une fois conjurés les pouvoirs sataniques, ils passèrent au peigne fin les recoins du cachot. L'un d'eux, plus hardi, sauta sur une grande pierre de taille carrée, une œuvre entamée cent ans avant pour agrandir les prisons, et sortit en disant qu'elle sentait le soufre. L'on fit tomber du goupillon une pluie d'eau bénite sur l'endroit sulfureux, bien que le chef de l'ordre et les autres, approchant leurs narines de l'ouverture de ce ténébreux enclos, eussent déclaré qu'il ne dégageait pas d'autre odeur que celle de matières surchargées d'azote. Ce qui était vrai.

Écartant comme sottes et diffuses les considérations que le frère écrit à cette intention, ne gardons que la substance de ce qui nous intéresse.

Quoique l'on ait décidé dans le chapitre que l'évasion du prisonnier était d'ordre surnaturel, des instructions en sortirent aussitôt, destinées aux justices circonvoisines. Et comme elles restèrent sans effet, au bout de quelques mois, le prêtre ingénieux disait qu'il n'avait pas besoin de cette autre preuve que Frère Tomás avait été enlevé, corps et âme, par les manigances de l'Antéchrist.

Nous ne nous liguons pas contre la grossièreté des bénédictins de Tibães. Respectons le diable, nous n'y perdrons rien, puisque la chrétienté lui attribue de si grands pouvoirs ; dispensons-le cependant d'intervenir dans l'évasion de frère Tomás de São Plácido.

¹ *C'est ce qui est prescrit dans le Brognolo compilé par le frère José de Jesus Maria, précisément dans le chapitre intitulé : "Exorcisme pour les maisons infectées par des esprits follets ou perturbées par des apparitions de démons et de maléfices."*

Voici la vérité :

En 1807, apprenant que l'envahisseur Junot, qui avait pris ses quartiers à Abrantes, mettait à sac les villages portugais, sans épargner les monastères, le chef de la congrégation de Saint Benoît, frère Manuel da Conceição, a pris soin de mettre leurs richesses à l'abri, et de creuser, en même temps, un chemin par où les moines, en cas d'extrême urgence, pourraient se sauver et s'en aller, en toute sécurité, avec elles, dans un bois loin du couvent. Un frère servant, qui administrait l'enclos de Tibães, suggéra l'astuce d'ouvrir une trappe sous le dallage du deuxième cachot dont on avait entamé la construction, et de chercher un aqueduc qui, dans des ères révolues, amenait de l'eau au monastère primitif situé dans une dépression du mont de São Gens — il était probable que les travaux de l'ancienne canalisation, effectués aux frais d'un roi goth, soient encore solides et utilisables. Le frère lai assurait avoir marché plus de cinquante pas sous ses voûtes où ne s'ouvrirait pas la moindre lézarde.¹

Le chef de l'ordre profita de cet avis pertinent. Il souleva la dalle, creusa jusqu'à trouver les linteaux convexes de l'aqueduc, les brisa et fit explorer le passage. La canalisation se prolongeait sur une distance de quatre cents pas, et donnait sur un endroit pierreux hérissé de ronciers et de cistes, par où l'air filtrait à peine jusqu'au souterrain. Le bournier où aboutissait la canalisation, tout à fait asséché, appartenait au monastère. Tout heureux de cette découverte, l'abbé garda pour lui ce secret, craignant que, de l'intérieur, quelque frère suspect de jacobinisme ne révélât cette avenue sûre pour sauvegarder leurs vies et leurs richesses. Avec l'aide du frère lai et d'une poignée d'autres qui lui inspiraient confiance, il désobstrua la sortie du côté du bois et déboucha quelques soupiraux qui recueillaient l'air des mines parallèles dans les pâturages les plus bas de l'enclos.

Les objets précieux du monastères, et d'autres déposés là par les prudents citoyens de Braga et la noblesse villageoise des environs, le chef de l'ordre les fit entreposer dans l'aqueduc, sûr que le servant et le prieur garderaient leur secret.

Dans aucune de leurs invasions, les Français n'approchèrent leurs griffes rapaces de Tibães. La guerre s'acheva ; les grandes caisses de vaisselle et d'ornements sacrés d'or et d'argent enrichirent à nouveau la pompe des autels et les armoires des fidalgos du Minho. La trappe de la cachette ne s'ouvrit plus jamais ; et, parmi les frères de 1807, il n'en restait que deux ou trois à Tibães,

¹ Sur le monastère primitif, fondé par le roi Teodomiro et São Martinho de Dume, voici ce que dit frère Leão de São Tomás : "Il a été fondé sur la pente du mont de São Gens qui descend le long de la face nord, sur une surface plane suffisamment vaste pour accueillir ses bâtiments, entièrement encerclée d'un grand bois, qui l'entoure sur un espace d'une lieue, le monastère restant de ce côté mieux caché et dissimulé aux yeux du monde qu'à présent." *Benedict. Lusit.* 2e Part, p. 377 et 378.

ayant eux-mêmes oublié, ou ignorant l'existence de l'aqueduc contemporain de Teodomiro et de São Martinho de Dume. Mais il était encore vivant le frère lai qui avait insinué au chef de l'ordre l'intérêt de soulever les dalles du cachot ; ce frère lai était celui qui apportait de l'eau et du pain à frère Tomás de São Plácido ; il était aussi vivant, le frère qui, à l'insu de la communauté, avait aidé à soulever les pierres, et parcouru la canalisation ; c'était frère Jacinto de Deus, le confesseur et l'avocat du novice menotté au tronc.

Le frère lai et le moine s'aimaient comme des amis d'enfance et des parents ; ils partageaient des chagrins semblables dans leurs deux âmes ; ils pleuraient ensemble, les rares fois où ils se voyaient, sur l'état déplorable du monastère, qu'ils imputaient à la dégradation de la foi et de la charité chez les moines et une Rome lucrative, qui avait ouvert son échoppe sur le sépulcre du Christ, entraînant la chute irrémédiable des monastères.

Pour sonder l'esprit du frère lai sur le condamné, au mépris de toute justice, frère Jacinto n'usa pas de longs préalables ni de grands détours, il lui dit :

– Il faut arracher ce garçon à son supplice. La sentence est atroce et honteuse. Protestons, Manuel. Sauvons-le. Laissons dans la mémoire de cet infortuné jeune homme un souvenir ému de deux vieillards qui ont pu revêtir des habits sans tache.

– Sauvons-le donc, acquiesça frère Manuel da Redenção.

Le moine, venu d'Alpendorada rappela au servant les travaux qu'ils avaient menés tous les deux en 1807 sur la canalisation, et que le prisonnier pourrait facilement s'échapper, sans que personne d'autre en soit responsable, ni coupable.

– Cela s'est passé il y a vingt-deux ans, dit frère Manuel. Qui nous dit que l'aqueduc n'est pas en ruines ?

– Il ne l'est pas. Il datait de neuf siècles quand nous l'avons examiné, on l'aurait dit construit le jour même. Mais si l'évadé tombe sur un obstacle insurmontable, il reviendra sur ses pas.

– Et la clé pour ouvrir les arceaux du tronc ? demanda frère Manuel.

– Je te l'enverrai d'Alpendorada. Tu me donneras le moule en cire, et je la ferai fabriquer dans notre village.

– Quel immense amour tu éprouves pour ce garçon ! fit remarquer le servant.

– C'est de l'amour pour la justice, et de la compassion pour cette pauvre âme souffrante, incapable de reconnaître Dieu dans les ministres qui le harcèlent. Ce jeune homme ne peut être moine. Il a exercé la rare vertu de prendre l'habit pour obéir à son père, quand l'amour qui s'opposait le plus à cet autre, violent, de Dieu, l'attachait à la liberté, aux plaisirs innocents que l'on goûte en étant aimé, en croyant que la Providence bonne et adorable était celle qui comblait de grâces l'objet de sa tendresse. Pourquoi ai-je compris l'âme de ce garçon ?

– Je le sais bien... dit le servant.

– J'en ai encore les larmes aux yeux... Il en verse encore, de sang, mon cœur de soixante-dix-huit ans... Je suis encore incapable... s'exclama-t-il, tremblant

d'excitation, je suis encore incapable de prier pour l'âme de mon père, sans voir cette femme se dresser devant le fantôme du vieillard et me dire : "Je suis morte de chagrin à cause de toi : prie pour mon âme."

Après avoir réprimé ses sanglots, frère Jacinto poursuivit :

– Tomás ne voit de la religion du Christ que le côté repoussant que lui ont donné les hommes. Il n'a pas la foi... Je ne l'avais pas non plus. Qui peut nourrir sa foi dans cet enfer où il n'y a pas d'espoir ? Qu'est-ce que cela, sinon un opprobre pour les âmes candides qui entrent, abusées, dans ces chefferies d'hypocrites qui ne prennent même pas la peine de se tromper ?... Ce malheureux m'a raconté sa vie. J'ai mesuré la taille de son calice d'amertume. J'ai demandé à Dieu de le lui vider et de lui permettre de le remplir de ses larmes, pour voir si l'espoir naissait en son sein dégagé à force de pleurer. J'ai plaidé pour lui devant les méchants qui conspiraient à le perdre ; j'ai incriminé les inhumains endurcis par le fanatisme, j'ai humblement admonesté les hypocrites avec les paroles de notre Divin Maître... On m'a déporté ; la vengeance a été démesurée ; parce qu'on m'a séparé de cet enfant rejeté, affamé, privé de toute consolation. Voilà. Le malheureux m'a appelé. Pourquoi, s'il ne voulait pas se défendre ? "Pourquoi ne te défends-tu pas ?" lui ai-je demandé. "Je me réjouis de me voir écrasé, m'a-t-il dit. Je veux savoir s'il y a un Dieu, s'il y a une Providence. C'est maintenant que je vais m'en assurer." Et je veux, moi, qu'il se convainque qu'il y a un Dieu, tu as entendu, Manuel ? Je veux que tu l'emmènes hors des murs de cette enceinte, et lui dises : "Désormais reconnaissez et confessez Dieu."

– Ce sera fait, suivant tes désirs, dit le servant.

Au bout de quelques semaines, le prisonnier dit à frère Manuel :

– Ma vie s'enfuit : je mourrai sans avoir vu le pouvoir suprême de la volonté divine. L'iniquité des hommes est irresponsable... Il n'y a pas de Dieu.

– Si, dit le frère lai. Attendez.

– Je serai passé demain par les verges au chapitre... Je chanterai alors *Gloria in excelsis Deo*, reprit, en persiflant amèrement, le prisonnier.

– Les martyrs chantaient, eux aussi, rétorqua le frère lai, ils souffraient et mouraient parce qu'ils prêchaient l'égalité et la charité. Il n'y a pas là de façon plus innocente de mourir.

– Les martyrs injuriaient les dieux du paganisme, et moi, je courbais la tête devant les idoles des catholiques. Je ne me suis jamais moqué des intérêts sacrés de ces fakirs ; ce que j'ai fait, c'est châtier ceux qui déshonorent le monastère. C'est pour ça que je vais demain, torse nu, recevoir une discipline... que l'on sente, comme le dit la sentence.

– Vous n'irez pas : frère Jacinto de Deus dit que vous n'irez pas.

– Où est frère Jacinto ? !

– À Alpendorada.

– Qu'y peut-il ?

– Il a le pouvoir que Dieu lui donne : l'inspiration, c'est la force... Connaissez-vous, frère Tomás les environs de Tibães ?

– Oui.

– Connaissez-vous un chemin qui vous mène loin du Portugal en deux jours ?

– Oui. J'entrerai en Espagne sans dormir une seule nuit au Portugal... Je vais donc sortir d'ici ? s'exclama le moine, joignant les mains, écarquillant des yeux baignés de joie. Vous me laissez m'enfuir ? Et ces fers ? Qui va m'ouvrir les portes ?

– Personne. Les portes ne s'ouvrent pas.

– Quand est-ce que ?... Les portes ne s'ouvrent pas ?... Alors...

– Cette nuit.

Le servent ouvrit les arceaux du tronc et dit au moine :

– Frère Jacinto m'a envoyé cette clé. Commencez, frère Tomás, à reconnaître les agents qui s'entremettent entre la Providence et les infortunés dont la société a aggravé la condition. Suivez-moi.

Le novice se glissa, derrière le frère lai, entre les quatre murs qui servaient de dépotoir aux prisonniers. Frère Manuel écarta un tas de copeaux et les solives du toit abattu. dégagea des branches de mauves qui verdoyaient contre le mur ; il creusa avec ses ongles jusqu'à découvrir un anneau ; et, tirant de sous son habit un petit levier, il ébranla la pierre, en faisant jouer les joints. La couverture de l'aqueduc céda aux poussées de frère Tomás, les efforts du septuagénaire servant s'étant révélés vains.

– Vous sortirez par là cette nuit, quand je reviendrai, dit le frère lai. Avec le pain du dîner, je vous apporterai une lampe. Ne craignez pas la longueur du chemin que vous aurez à faire sous terre. Vous en aurez pour six ou sept minutes. Je me serais assuré que vous êtes descendu avant de remettre la pierre, si vous ne revenez pas au bout de dix minutes, frère Tomás.

– Si je ne reviens pas ! s'écria le frère, épouvanté.

– Et si l'aqueduc s'est écroulé ?

– Ah ! s'exclama frère Tomás, secoué par cette possibilité.

– N'ayez pas peur. Frère Jacinto a dit que le passage est libre. J'accorde plus de confiance à ses visions qu'à l'évidence de ce que mes yeux voient, et de ce que mes mains palpent. Vous ne m'avez pas encore dit si vous allez fuir avec cet habit de Saint-Benoit...

– C'est vrai... Comment faire ?

– À la sortie de la canalisation vous trouverez un homme, un ami, une rencontre plus utile que celle de cent hommes bien équipés pour vous défendre.

– Un ami ! Je sais que j'en ai deux... qui est le troisième ?

– Frère João do Socorro, qui n'est plus frère lai ; c'est le vieux domestique de votre père : João António, qui venait pleurer ici quand vous avez pris l'habit de novice. Il est revenu, maintenant, pleurer des larmes plus amères. C'est lui qui vous attend, avec vos anciens vêtements...

– Et mon père ?... Il sait que je vais m'évader ?

– Non ; votre père vous a abandonné. Ne passez pas la nuit chez lui, vous risquez d'être ramené au tronc. Adieu. Mon retard peut être remarqué. À ce

soir. Voici la clé ; attachez-vous au tronc. À l'heure où je devrai entrer, trouvez-vous à côté de la trappe.

Comme d'habitude, le servent geôlier ouvrit la porte, fit entrer frère Manuel, et s'en fut soutirer, avec le cuisinier, deux bouteilles de vin, la transfusion ordinaire grâce à laquelle ils se maintenaient réveillés une demi-heure par nuit, pimentant leurs langues prolixes avec les tranches de saucisson épais que ne pouvaient soutenir la nuque et les épaules d'abstèmes bénédictins.

Une demi-heure, c'était assez et plus qu'il ne fallait à frère Tomás de São Plácido pour descendre des bras du frère lai à l'aqueduc, et au frère lai pour écouter quinze minutes, l'oreille collée à l'entrée de la canalisation, le claquement sonore des pieds sur le sol de granit, en regardant, jusqu'à ce qu'elle disparût complètement, la faible clarté de la lanterne.

Puis il sortit du cachot, appela le servent qui lui répondit par le goulot de la bouteille, et lui dit :

– Venez fermer la porte, frère Luís, je dois monter.

– J'y vais.

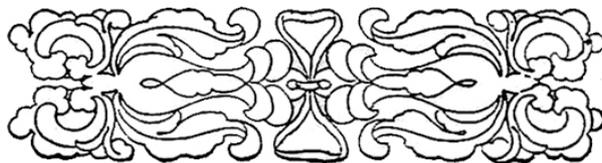
Le frère lai arriva en se balançant à la petite salle devant la cellule, heurta la porte, fit bonne-nuit, vers l'intérieur, tourna la clé, et dit avec autant d'émotion que le lui permettait son estomac plein.

– J'ai beaucoup de compassion pour ce moine ! Ils ne le laissent même pas boire un coup !...

Ce frère lai, Luís dos Serafins, était si bien vu du chef de l'ordre que, le lendemain, lorsqu'on rendit publique l'évasion du détenu, il ne fut même pas convoqué pour dire s'il était absolument sûr de l'avoir laissé attaché au tronc, en fermant la porte.

Voici résumée l'affaire que frère Barnabé de Santa Gertrudes rapporte en quinze feuillets sous cette épigraphe :

Comment un moine ayant conclu un pacte avec le démon fut enlevé corps et âme du cachot de ce monastère de Tibães par l'Antéchrist, dans la nuit du 15 Juin 1829.



IX

COMMENT L'ÉVADÉ A TROUVÉ DIEU

Suivant la solitude, soumis à ma fortune
Je m'en vais par les chemins qui se présentent.
GARCILASO DE LA VEGA

AL'ENTRÉE BROUSSAILLEUSE d'une caverne que les bergers de São Gens tenaient pour un repaire de loups, attendait, depuis le crépuscule le vieillard, naguère frère lai à São Miguel de Refojos, guidé jusque là, entre les arbres et les rochers par le servent de Tibães.

Dès que la lampe scintilla dans l'obscurité de la caverne, et que le son creux des pas résonna sous la voûte, João António se mit à ébrancher avec sa serpe la haie de ronces et de houx enchevêtrés à l'entrée du trou. Inquiet de ce bruit soudain, frère Plácido s'arrêta. Le vieillard tendit l'oreille ; n'entendant pas les pas, et ne voyant pas la clarté de la lanterne, il avança la tête à l'intérieur de la cavité, et gueula, assez fort pour attirer l'évadé s'il n'avait pas été prévenu du rendez-vous :

– Vous pouvez venir, je suis ici !

João António donna à cet appel un ton grondant, strident, qui lui glaça sa propre épine dorsale.

Le moine émergea finalement à l'entrée de la caverne. João António rompit la ronceraie, l'embrassa au niveau des genoux et l'emporta ainsi, pour le poser sur un sol débroussaillé.

– Oh ! s'exclama frère Tomás, quelle santé, quelle vie je respire ! Quel bien me fait cet air !... Ô ciel !... Combien de temps ça fait que je n'ai pas vu le ciel sans maudire les hommes !...

– Enlèvez votre habit ! fit le vieillard. Ce n'est pas le moment de se préoccuper de ces choses-là. Habillez-vous et allons-nous-en d'ici. À trois heures il fait jour, il faut que nous soyons sur les hauteurs de Falperra à l'aube. Vous partez pour la Galice, mon petit, n'est-ce pas ?

– Comme si je pouvais vous dire où je vais, frère João !

– Ne m'appellez pas frère João, je ne mène plus cette vie-là. Je suis le João António du temps de votre grand-père ; je suis le João António qui a élevé votre père et mon petit Tomás. Voyons voir : vous partez pour la Galice ou non ? Dites-vous bien que votre père ne va pas vous défendre, ni vous accueillir chez lui. Les moines l'on rendu mauvais comme un serpent... Il est féroce comme un tigre avec les libéraux... À quoi pensez-vous ?

– À mon père, dit amèrement le frère. Je ne le verrai plus... Et ma mère, elle ne m'accueillerait pas, elle non plus ?

– Votre mère vous envoie sa bénédiction et ce petit sac de pièces. À cette heure, elle prie pour que Dieu vous mène en lieu sûr.

– Ma sainte mère !... murmura Tomás. Et je ne pourrai pas lui baiser les mains avant de m'exiler ?

– Sauvez-vous, mon petit, avant tout ; vous ne pouvez faire d'autre plaisir à votre mère.

– Et Angélica ?! Où en est-elle ? Sait-elle ce qui m'arrive ? demanda le frère.

– Elle sait tout ce qui s'est passé.

– Est-elle célibataire ?

– Il ne manquerait plus qu'elle ne le soit pas ! Son oncle brésilien est arrivé il y a quinze jours. Son père a fait les papiers pour le mariage, on a lu les bans trois fois, et elle a disparu la veille de son mariage. On l'a cherchée, et ce n'est qu'hier qu'on a appris qu'elle servait au couvent de Santa Clara de Porto. Je le savais depuis qu'elle s'était échappée. Son père est parti hier afin de la ramener ; mais elle m'a dit à moi qu'elle n'en sortirait que morte. On n'a jamais entendu parler d'un tel amour chez une fille !...

– Si vous la voyez un jour, dites-lui que je ne puis rien être pour elle en ce monde. Demandez-lui de vivre, de se marier, et de m'oublier.

Pendant cet échange, le frère avait ôté son habit et mis les vêtements qu'il avait enlevés le premier jour de son noviciat.

Ils marchèrent, en évitant les hameaux, longèrent Braga, gravirent la Falperra, et s'y cachèrent pendant la journée.

N'étant pas suspect, João António descendit à un village acheter de la nourriture. À son retour, dans un défilé, sur la montagne, où il avait laissé son maître, il tomba, à l'ombre d'une chênaie, sur quatre hommes armés. Il se jugea perdu : ce devaient être des brigands ou des miliciens envoyés sur les traces du moine évadé. Il s'entendit appeler par son nom, ce qui redoubla son épouvante. Il s'approcha d'eux en tremblant, et reconnut un gentilhomme de Fafe, condisciple de son maître.

C'était l'un des nombreux libéraux de la région, poursuivis pour leurs idées. Avec trois coreligionnaires échappés, comme lui, à la fureur de la plèbe et aux sbires du corregidor de Guimarães, ils se dirigeaient vers la Galice et passaient les journées tapis au pied des falaises.

João António confia son secret au condisciple de Tomás. Ils coururent tous à la cachette du moine. Ils mangèrent ensemble et prirent la décision de lier leurs destins jusqu'à ce qu'ils trouvent le noyau de l'armée libérale.

À la tombée de la nuit, ils se séparèrent de João António. Tomás pleura dans ses bras et lui dit en sanglotant :

– Allez à Alpendorada et dites à frère Jacinto que j'ai trouvé Dieu, et que je l'ai confessé, le visage baigné de larmes.

X

LE SOLDAT

Il combat ici avec un cœur
et un courage invincibles.
JERÓNIMO CORTE REAL
Succès du second cercle de Dieu

LES CINQ FUGITIFS arrivèrent à gagner, sains et saufs, la Galice. Ils remirent leurs armes en territoire espagnol, et continuèrent jusqu'à La Corogne, en chantant des hymnes au Seigneur pour ne pas être attaqués et détroussés par les vassaux de Fernando VII, à l'instar des Portugais émigrés après la malheureuse révolution de Porto en 1828.

De La Corogne, ils embarquèrent pour Falmouth, et de là pour Terceira dans une des goélettes qui faisaient le commerce des fruits aux Açores.

Tomás de Aquino ne gardait aucune trace de son ancien état de moine. Les cheveux avaient recouvert sa tonsure, et il s'était laissé pousser une épaisse moustache noire. Il avait pris des couleurs, des forces, il était de meilleure humeur. C'était un gaillard de vingt-trois ans, aux yeux étincelants, qui aspirait avec une joie vorace cette atmosphère acre de poudre, qui enivrait d'espoir les deux mille trois cents poitrines des braves défenseurs du rocher, sur lequel était installé le trône de Dona Maria II, entouré d'incertitudes et de craintes, qui se brisaient contre ces cœurs vaillants comme les vagues qui déferlaient autour.

Tomás de Aquino s'enrôla dans la 6^e Compagnie des Volontaires de la Reine. Il exécuta en quelques jours les exercices pour les manœuvres. Il suffisait, ces jours-là, de l'enthousiasme des recrues pour les former. L'amour profond pour les drapeaux leur tenait lieu de discipline militaire.

La 6^e Compagnie de Volontaires fut de celles qui repoussa à la baïonnette l'ennemi dans Vila de Praia, le 11 août de cette année 1829. Tomás ne se distingua pas, il se montra l'égal de ses camarades. Il n'y avait pas lieu de mettre en valeur les braves qui s'étaient signalés, quand tous l'étaient, sauf ceux qui mouraient blessés en faisant face à l'ennemi ; leur gloire surpassait celle des vivants.

Le volontaire, simple soldat, sans s'inquiéter de l'éclat de son lignage et de ses capacités intellectuelles, ne montrait, ni n'avait aucune aspiration pour les grades, bien que ses quatre compagnons l'incitassent à les briguer. Manuel Joaquim de Meneses, son commandant le rencontra par hasard alors qu'il débattait avec l'aumônier de son régiment de sujets religieux et politiques, et remarqua pour la seconde fois le lettré qui avait déjà attiré son attention lors du rude engagement de Vila de Praia. Il l'interrogea, et Tomás de Aquino fit au commandant un bref résumé de sa vie, inspirant au vaillant colonel

l'affectueuse volonté de le faire monter en grade. Le général, le comte de Vila Flor, accepta toutes les propositions, à mesure que la bravoure du volontaire se confirmait dans les rencontres de Velas, d'Ursulina, de Calheta et de Ladeira Velha.

Quand l'expédition des libérateurs aborda les plages du Portugal, Tomás de Aquino était sous-lieutenant des lanciers, bien que cette arme dépendît des chevaux dont il faudrait encore s'emparer au Portugal. Le frère bénédictin avait choisi cette arme, parce que c'était l'ambition, toujours vivace, dont se berçaient ses rêves depuis sa première enfance. Son cœur s'employait à l'écartier des escadrons, son père à le pousser vers les psalmodies monastiques ! Malgré sa promotion, Tomás de Aquino portait encore le simple uniforme des Volontaires de la Reine et n'avait pas abandonné son numéro dans la 6^e Compagnie.

Les amis de l'empereur se trouvent à Porto.

Deux jours après son arrivée, dès qu'il eut une heure de libre, Tomás de Aquino demanda le chemin du couvent de Santa Clara. On lui dit que la plupart des bonnes sœurs avaient pris la fuite, sauf les amies de la liberté, et celles qui, entravées par leur âge et leur état, comptaient sur l'inviolabilité de leurs virginales exemptions, quoique les moines, du haut de leur chaire tonnassent que ces scélérats de francs-maçons ne respectaient ni le sexe, ni l'âge. La seconde partie de cette prophétie fit monter une pudique rougeur entre la peau et les os de bien des sœurs décharnées que les Français avaient respectées.

Le Volontaire de la Reine se présenta à la porte de la conciergerie du monastère de Santa Clara. La porte était fermée ; il y avait, au premier étage, derrière les grilles, une vieille avec la coiffe à laquelle on reconnaissait une servante. Il demanda si quelqu'un pouvait descendre à la conciergerie pour répondre à une question.

La vieille resta quelques secondes à regarder fixement le soldat, se retira dans l'obscurité de sa cellule, et lui ferma les volets au nez.

– Que vouliez-vous ? demanda d'un autre côté du couvent une créature plus audacieuse, sans doute la servante d'une sœur constitutionnelle, il y en avait aussi, spécialement celles qui comptaient être défendues de l'incontinence des libéraux par d'adorables sacrilèges de la même secte satanique. — M'sieur, reprit-elle, en voyant que le soldat ne l'avait pas entendue, qui cherchez-vous ?

Tomás regarda, de plus en plus attentivement, et se dit :

– Ce doit être Angélica !

Il s'approcha encore plus de l'édifice et répondit :

– Pourriez-vous me dire votre nom, s'il vous plaît ?

La voix Tomás ne produisit qu'une légère impression sur Angélica Florinda. Les mauvaises nuits en mer, et ses marches, sous un soleil ardent, depuis la plage de Mindelo à Porto, lui avaient éraillé la voix.

Inutile de préciser que le hâle de son visage et sa longue barbe avaient presque effacé les traits les plus infimes de l'étudiant que la jeune fille avait

aimé encore imberbe, de la pâleur de la cire, maigre et consumé par les études et la tristesse du violent destin que ses parents lui imposaient.

La jeune fille trouva donc cette question impertinente. Quel besoin avait ce soldat de savoir son nom ? La jeune fille ne manqua pas de vouloir le renvoyer avec une méchante réponse ; mais, elle fut retenue par la crainte de provoquer quelque outrage contre le monastère. Hésitant entre lui claquer ou pas les volets au nez, comme l'autre servante de Dieu, Angélica donna à Tomás le temps de lui dire :

– Tu es de São Pedro de Alvite... Tu es Angélica du Piton.

– Oui... dit-elle, surprise sans trouver aucune raison de s'inquiéter... En personne... D'où me connaissez-vous ?

– Je te connais depuis que je me connais... C'est triste que tu ne me reconnais pas... Toujours pas ? Tu ne devines pas encore qui je suis, Angélica ? Me faudra-t-il me couper barbe et prendre l'habit d'un frère bénédictin pour que tu voies en moi ton ami d'enfance, ce pauvre Tomás...

– Par le Saint Nom de Jésus !... s'exclama la jeune fille s'efforçant de glisser sa tête entre les barres du grillage. Il me semble que ce soit lui, à sa voix... Que la Vierge me garde !... Dites-moi si c'est vous... Dites-le moi par l'âme de votre mère...

– Ma mère est donc morte ?! demanda Tomás, bouleversé ; tirant son mouchoir de sous son uniforme, il s'essuya les yeux et étouffa ses sanglots. Quand il leva les yeux vers le grillage, il ne vit plus Angélica. Au bout de quelques minutes il entendit grincer la clé à la porte de la conciergerie, et entrevit par l'interstice des battants à peine ouverts, une domestique de la cour qui l'appelait, et le conduisit au parloir.

La poitrine de Tomás était transpercée par le souvenir de sa mère. La présence d'Angélica, bien plus belle qu'il ne l'avait laissée, folle de joie, suffoquant à force de pleurer, frémissant de passion, n'arrivait pas à le soulager de son angoisse. Ce qu'il avait sous ses yeux embués, c'était sa mère ; et, comme s'il était seul, il tira de son sein le petit sac où elle lui avait envoyé des pièces, par João António ; il le serra avidement contre ses lèvres, et le baisa en le baignant de ses larmes.

Angélica Florinda le contemplait, silencieuse, brusquement triste et pleine d'angoisse.

– Excusez-moi, balbutia Tomás. J'ai perdu ma mère... et je venais dans l'espoir de la voir. Oh ! Comme c'est horrible, et définitif !... Elle est morte !... Quand est-elle morte ? Il y a longtemps ?

– Vous pouvez vous lamenter, bredouilla Angélica, Je ne vous dirai rien... Il se trouvera toujours quelqu'un pour vous le dire... Si vous parlez à Monsieur João António, il vous le dira.

– Dis-le-moi, toi, si tu le sais... Je ne crois pas que mon propre sort puisse me faire souffrir ainsi... Que peux-tu me dire ? Tout est dit, elle est morte ! Que m'importe de savoir quand et pourquoi ?... Dis, Angélica... pour ce que tu es...

– Eh bien, oui... Tant pis... Vous devez le savoir. Votre mère est morte de chagrin quand... que Notre Dame me protège... je n'arrive pas à le dire...

– Ô Angélica !... dit doucement le soldat, pourquoi hésiter ?... Elle est morte de chagrin, à ce que tu dis.

– Quand on a tué Monsieur Simeão de Aquino...

– On a donc tué mon père ?! s'écria Tomás. Ô mon Dieu !... Mon père n'avait fait de mal qu'à moi... On a tué mon pauvre père !

– Vous vous trompez... Il a fait beaucoup de mal et à d'autres... pardonnez-moi de vous le dire... C'était mon parrain et je l'aimais, moi aussi, comme une fille ; mais ce que Monsieur João António m'a raconté, ici, en pleurant sur cette chaise, ce ne pouvait pas être un mensonge...

– Qu'est-ce que c'était ? Dis-moi tout...

– Mon parrain était un partisan fidèle de Dom Miguel et ne pouvait souffrir ceux de Dom Pedro. Il y a quatre ans, quand ses troupes sont passées en Espagne ou à l'endroit où il est allé, Monsieur Simeão a réuni une guérilla, et s'est mis à capturer et à combattre ceux qui n'étaient pas de son parti, à dire, sur la foi du serment, sur tout le monde, semble-t-il, n'importe quoi. Veuillez m'excuser, Monsieur, si je vous dis ce qu'on m'a dit...

– Dis-moi, dis-moi tout, mon amie.

– La prison de Porto était pleine de gens de notre région qu'il amenait ici ; les femmes et les enfants des prisonniers avaient beau le supplier, c'était un cœur de pierre. Dieu me pardonne. Ma marraine, qui est au ciel, se jetait à ses pieds, lui demandant, à genoux, de cesser de faire du mal à qui ne lui en faisait pas, et de rester à la maison. Cela ne servait à rien. Il ne faisait aucun cas de Madame à qui les épouses des prisonniers allaient demander de faire quelque chose pour leurs maris. Mon parrain allait crier partout qu'il fallait dresser deux gibets à Basto pour en finir avec les *marketados*¹. Il s'est engrangé comme ça beaucoup d'ennemis, qui parcouraient les montagnes pour échapper à la troupe et à la guérilla de Monsieur Simeão. Un jour, votre père, flanqué des guérilleros qui l'accompagnaient se sont trouvés en face de fidalgos de Ribeira da Pena qui se trouvaient dans la chaîne de Ladário pour fuir la justice. L'on a échangé des coups de feu, de part et d'autre, c'est alors que mon parrain est mort, la poitrine transpercée de part en part jusqu'au dos. Et puis, quand l'on est entré chez elle avec son cadavre sur une civière, votre mère n'a pas soufflé mot. Elle s'est agenouillée, en levant les mains, elle est restée comme ça le temps d'un credo, et elle est tombée en avant, le visage contre terre, évanouie. Voilà ce qui s'est passé. C'est Monsieur José António

¹ C'est le nom que l'on donnait aux partisans d'une monarchie constitutionnelle, qui arboraient un drapeau à deux couleurs, et des pantalons à carreaux, il est tiré d'un adjectif signifiant 'marqueté'. Nos sans-culotte, plus radicaux, portaient des pantalons, comme les gens du peuple, et non des culottes comme les aristocrates. La dite culotte n'allait que jusqu'aux genoux. On est constitutionnel au Portugal au XIXe comme l'on était républicain sous la Révolution Française, au-dessous de la ceinture. (NdT)

qui racontait ça, il y avait de quoi faire pleurer les pierres. Ce fut un jour de terreur à Alvite ! Je n'y étais plus ; heureusement que je n'ai pas vu ces horreurs.

Tomás de Aquino s'efforça de soulager son esprit terrassé par ces deux coups si inattendus, réfréna ses sanglots, et dit :

– Je suis venu prendre de tes nouvelles, Angélica... Tu ne t'attendais pas à me voir, mais...

– Si, Monsieur Tomás, je m'y attendais. Mon cœur me le disait...

Comme s'il n'avait pas entendu la réponse d'Angélica, le soldat, distrait, demanda, nerveusement :

– Et João António ? Sais-tu ce qu'il est devenu, Angélica ? Est-il mort, lui aussi ?

– Non, Monsieur ; il était encore ici, il y a quinze jours, et il m'a dit que vous étiez à Terceira, Monsieur Tomás.

– Et qui le lui avait dit ?!

– Ce petit moine de Refojos, qui est allé à Alpendorada, où il va souvent prendre des nouvelles de Monsieur le frère... J'allais dire de vos nouvelles, Monsieur Tomás ; mais, à mon avis, vous n'êtes plus moine,... n'est-ce pas ?

– Je ne sais même pas ce que je suis... Alors, frère Jacinto de Deus est encore vivant !... Il me reste encore quelqu'un en ce monde !... Louée soit la Divine Providence ! Et sais-tu si un frère lai de Tibães est encore vivant ?...

– Celui qui vous a aidé à vous évader ? Il est vivant, lui aussi...

– Reste à savoir si je les verrai !... Il se peut que je sois le premier à passer par ici... Si nous remportons la victoire, peu de ceux qui sont venus comme nous le verront. Nous sommes venus affronter de grandes épreuves, et, dans notre situation, il n'y a pas d'autre remède : les uns doivent mourir pour aider les autres à vaincre, ou nous mourrons tous vaincus.

– C'est que tout le monde dit !... acquiesça Angélica, abattue. Ma maîtresse en tient vraiment pour la reine, c'est pour cela qu'elle n'a pas voulu s'enfuir de son couvent ; mais elle dit que les troupes de Dom Pedro vont être taillées en pièces.

– Cela dépend de Dieu... Et toi, Angélica... tu te trouves bien ici ?...

– Comme une... servante... Mon père a tout donné à mon frère et n'a plus voulu entendre parler de moi... Ça m'est égal... Dieu ne m'a pas abandonnée, il m'a donné la santé...

– N'aurait-il pas mieux valu épouser ton oncle ? demanda Tomás, loin de supposer qu'il blessait profondément le cœur de la jeune fille.

– Si... sans doute... répondit-elle avec douceur en pleurant, dans un généreux effort pour cacher, croyait-elle, sa déception.

Ils se turent tous les deux quelques secondes. Tomás était comme absorbé dans le souvenir de son enfance, de la nostalgie qu'il avait de cette aimable enfant, l'année de son noviciat, et de sa passion qui s'était ravivée dans ses mortelles angoisses au monastère de Refojos. Il était sans doute surpris d'être ici tellement différent de ce qu'il était, ou qu'elle eût le pouvoir de détourner son cœur de son chagrin, après la mort de sa mère.

Au bout de quelques secondes, il reprit :

– Serais-je responsable de ton dénuement, Angélica ? Tu es domestique par amour pour moi ?... Et c'est à cause de ton amour pour moi que ton père a donné tout son patrimoine à son autre fils ?...

– Non Monsieur : j'ai reçu un message que vous m'avez envoyé, Monsieur Tomás, par Monsieur João António... Cela fait longtemps que j'avais perdu mes illusions, mais je suis restée ici... parce que je n'ai pas changé de sentiment, et je resterai telle que je suis jusqu'à la mort... Il me tarde de la voir arriver.

– Et tu es si malheureuse que tu as envie de mourir ? répondit le bénédictin profès, détournant son esprit des douleurs qui le tourmentaient. Ne me le reproche pas, Angélica. Tu connais bien ma position en ce monde. Je ne puis te faire que du mal. J'ai fait mes vœux ; j'en ai fait trois, qui ont suffi à compromettre l'avenir de mon cœur. Si je parviens à les annuler, je pourrai encore éprouver les joies d'un amour de bon aloi et d'affections immaculées? Sinon, il faudra que je me considère encore revêtu de mon linceul de moine. Tu me comprends, Angélica ?

Elle l'entendait on ne peut mieux. Trois ans de couvent, et des relations suivies avec des dames de bonne compagnie au langage châtié, fournissaient à la jeune fille plus d'éducation qu'il n'en fallait pour saisir la moitié des paroles dont son cœur ne devinerait pas le sens. Elle répondit sincèrement qu'elle le comprenait ; mais vue l'excessive perspicacité qu'elle avait acquise en vivant avec une maîtresse fort galante et d'autres fort expertes dans l'art de débrouiller les intrigues amoureuses et déloyales, elle soupçonna des choses et des intentions que ne recélaient pas les paroles du sous-lieutenant des lanciers.

Si bien qu'à son innocente question, la belle de São Pedro de Alvite répondit :

– Je comprends fort bien... Vous m'avez oubliée, là-bas, Monsieur Tomás, et vous avez pitié de moi parce que je ne suis pas arrivée à vous oublier. Avant, je préférais me trouver mariée avec mon oncle brésilien, plutôt que d'être une domestique sans autre perspective que de l'être toujours, car je n'ai aucune légitime pour subvenir à mes besoins. Que cela ne vous fasse pas de peine ; je ne regrette rien. Si l'on nous met à la porte, j'irai avec ma maîtresse où elle ira. Un morceau de pain, c'est toujours ça de gagné, et c'est tout ce dont on a besoin pour vivre...

– Tu parles comme si je t'avais blessée, Angélica ! s'écria Tomás de Aquino, flatté jusqu'à un certain point, il faut le dire, de la contrariété de la jeune fille. Que voulais-tu que je te dise ? Dans quelle situation crois-tu que je me trouve ?

Angélica, que ses sanglots empêchaient de respirer, répondait avec la plus touchante expression des âmes passionnées. Si, au lieu de gémir, ses lèvres articulaient des mots, que pourrait-elle dire ? Qu'elle voulait être aimée, parce qu'elle méritait qu'on la récompensât de ses larmes, de ses saudades, de ses

mortifications, de ses humiliations de domestique et d'être à l'avenir privée de ressources.

Là-dessus, les trompettes sonnèrent le rassemblement. Tomás partit précipitamment, interrompant, avec un 'Adieu', ce triste dialogue.

L'empereur avait décidé ce jour-là d'attaquer l'armée royaliste à Vila Nova de Gaia.

Les Volontaires de la Reine n'ont point partagé la gloire de la colonne de Schwalbach ; mais, voyant hissé le drapeau bicolore sur le dôme du couvent des chanoines de la Serra, l'émulation des braves se fonda dans un cri général d'espoir.

Les timides et les désespérés y voyaient l'ange de la victoire ce jour-là. leur crainte leur représentait des triomphes sans beaucoup de pertes humaines. Les fenêtres s'illuminèrent le soir de ce jour ; mais l'enthousiasme des citoyens était si mince, et si léger qu'au moindre revers, nous les aurions vu emballer leur biens pour se mettre à l'abri d'une armée plus puissante, ou s'enfouir au fond de leurs magasins avec leurs coffres, laissant leurs fenêtres flamboyer de leur "libéralisme" dans des illuminations d'huiles médicinales. Les enfants et les petits-enfants de ces citoyens prudents et matois sont de ceux qui, au jour d'aujourd'hui, gonflent leurs joues et soufflent des ouragans de patriotisme, se glorifiant d'être 'le bouclier et le bastion de la liberté' comme s'ils avaient vu les tranchées de Porto avant qu'elles fussent rasées à la grenade, alors qu'ils ne se risquaient à rien d'autre qu'à déraiper sur la pierraille.

Au bout de trente-cinq ans, il est bon de commencer à charrier de quoi enrichir notre Histoire. Ne lâchons pas la bride à la tradition qui parvient à introduire dans les livres sérieux à venir des fanfaronnades parfaitement stupides qui ne font que déprécier par leur grossièreté et leur absence d'égards ceux qui ont cimenté de leurs os le rempart de la liberté portugaise.

Que l'on nous pardonne ce détour, nous promettons de poursuivre en ne détournant pas nos yeux de la frivolité inséparable du programme qui détermine la bonne et recommandable mission à laquelle répond cet écrit.



XI

L'AMOUR REFLEURIT

Tu m'as blessé, ma chère âme,
tu as blessé ce cœur qui est le mien,
un signe irréfutable que je vous aime beaucoup,
parce qu'un cœur blessé est une fontaine
d'où jaillit ce que l'amour entraîne dans son cours.

PEDRO DE BARREIRA

Traité sur les significations des plantes

SES COURTES PÉRIODES DE REPOS, le sous-lieutenant des lanciers allait les passer au Couvent de Santa Clara. Le souvenir de son ancien amour raviva, dans toute leur plénitude, ses sentiments : sa tendresse, ses regrets et les espoirs qui le charmaient et l'angoissaient. Si la seconde impression avait succédé à la première, l'image d'Angélica ne baignerait pas à nouveau dans la lumière dans laquelle Tomás l'avait vue ; parce que les tableaux restaurés perdent à ce point leur grâce et leur couleur originelle, comme les images ternies dans l'idéal, effacées par d'autres qui ont bénéficié, aux yeux d'un versatile amant, de cette première lumière. Mais, durant son séjour aux Açores, à l'inverse de ses camarades presque tous engagés, avec une égale ferveur, dans les combats de Mars et de Cupidon, Tomás de Aquino ne s'est pas mis en quête, ni été assailli d'impressions qui effacent, dans son souvenir, l'idylle de son obscure jeunesse. Quoique le temps, au seuil de la quatrième année, altérât sa mémoire des appas de la belle fille, sans toutefois les rendre plus ou moins accomplis chez une autre, il est sûr qu'après sa troisième visite au monastère, le sous-lieutenant demandait aux hommes d'État et aux législateurs si les vœux d'une profession de foi monastique seraient annulés dès que les armes des hommes libres arriveraient à réduire à néant les institutions les plus nocives à la liberté.

Il importe de comprendre que Tomás de Aquino nourrissait en son cœur, pas encore contaminé par les dérèglements militaires, politiques et civils de son temps, de vertueuses intentions à l'égard d'Angélica Florinda. De son côté, elle a montré autant qu'elle le pouvait le bonheur de se sentir aimée : elle semblait ne pas savoir comment formuler sa gratitude devant le généreux projet de son bien-aimé. Ce qu'Angélica n'arrivait pas à croire en son for intérieur, c'est que le moine de São Miguel de Refojos pût encore être son mari, sans outrager monstrueusement et sans offenser les lois de l'Église catholique. Les vieilles les plus anciennes du couvent lui disaient que jamais l'on n'avait vu quelque chose de semblable ; sa maîtresse, pourtant, qui en avait vu moins que les vieilles, jugeait que si, qu'elle pouvait encore se marier avec le moine ; vu que passer de l'état de moine bénédictin à celui de sous-

lieutenant des lanciers, cela équivalait à passer de l'état de moine ou de sous-lieutenant célibataire à celui de moine ou de sous-lieutenant marié.

Ces espoirs une fois bien établis dans leurs deux cœurs, ils avaient de quoi réfuter les arguments de la vertu, si elle voulait les empêcher de recourir à quelque honteux expédient. Mais il se produisit que — il n'y a rien de singulier là-dedans — qu'alors que Tomás de Aquino mettait au point le grave projet d'arracher Angélica au couvent, la vertu redoutée et peut-être craintive, n'arriva pas à lui proposer un argument décisif, qui méritât qu'on le mentionne ; en ce qui concerne la jeune fille, nonobstant, il lui arriva de rêver, bien éveillée, que son sous-lieutenant l'invitait à abandonner sa triste et basse condition de domestique, et qu'elle ne sentît pas ses joues s'échauffer plus que d'habitude, parce que le rouge de la pudeur n'a pas accoutumé de se manifester en l'absence de spectateurs, ou parce que les feux plus intenses de l'amour furent plus intenses que les ardeurs de l'autre. De quelque façon que ce fût, Angélica Florinda jugea de bon augure cette rêverie qui lui inspirait des inquiétudes et la rendait plus jolie ; si je me souviens bien de ce que j'ai vu quand il me fallait voir, il y a des émois chez les femmes qui les rendent deux fois plus belles : c'est quand, volontairement promises à des fiançailles que la religion bénit, ou pour des noces qu'elles ont choisies et que la religion condamne, elles se contemplent à l'heure où elles seront liées à une autre vie d'avance dupliquée dans la leur. La joie qui les fait tressaillir et palpiter est un désir fébrile. L'allégresse leur monte au visage qu'elle empourpre ; un cœur haletant bat dans leur poitrine ; il y a là une folie heureuse, enchantresse. Et vous noterez que ce qui vous captive par-dessus tout, chez ces adorables folles, ce sont des apparences et des accès de pudeur, qu'elles laissent entrevoir, pour qui les observe dans cette gracieuse saison ! Cela se produit également, comme je l'ai dit, chez celles qui fêtent ainsi la veille d'un coup de tête. Elles éprouvent la même joie que celles qui passent de l'autel à la couche nuptiale. Elles ne s'en écartent pas ; et n'entendent pas comment une étole et le latin d'un prêtre redresse le penchant de l'instinct par des voies saintes, là où le cœur de lui-même ne peut aller, et la société ne consent pas qu'il aille.

Ce sont là des questions sur lesquelles s'affrontent les savants à la crinière suante.

Venons-en au fait.

Encore en uniforme, et dans les rangs des Volontaires de la Reine, le 19 juillet, à trois heures du matin, Tomás de Aquino essayait avec son régiment le feu des guérillas. De là, il marcha sur Penafiel. Le combat fut acharné. L'ennemi s'était retranché dans le monastère bénédictin de Bustelo. Délogé, il prit le chemin d'Amarante, et fit halte afin de protéger ses bagages. Dans cet engagement, les Volontaires de Dona Maria ont assuré la victoire en chargeant et mettant en fuite les troupes et les guérillas, qu'ils ont taillées en pièces par le fer et le feu. Tomás fut blessé à la poitrine par une baïonnette ; la blessure était légère ; mais elle exigeait quelques soins. Nous dirons qu'en passant, alors qu'il longea les cadavres des morts, l'ancien moine de Saint

Benoit vit sept frères bénédictins parmi les soldats. Il s'approcha et reconnut deux de ses compagnons de noviciat à Tibães qui avaient été envoyés au monastère de Bustelo, où ils avaient soutenu, ce jour-là, le feu des libéraux, donnant un exemple inutile de bravoure¹.

Le lendemain, Tomás de Aquino envoya un message à Angélica pour la prévenir qu'il se trouvait à l'hôpital à la suite de légères blessures, qu'il irait la voir dans quelques jours.

Quand elle l'apprit, la jeune fille ne se répandit pas en lamentations. Elle répondit au messager :

– Dès que je pourrai, j'irai le voir.

Elle s'en fut à la cellule de sa maîtresse, lui expliqua l'affaire, et prit congé d'elle, en lui promettant de revenir.

Elle se présenta à l'hôpital comme une parente du blessé. Tomás sortit pour la recevoir à l'extérieur, lui baigna les mains de ses larmes d'une gratitude, d'une joie telles que peut l'éprouver un véritable amant, et lui demanda de rentrer.

Cette requête était exprimée comme craintivement. Angélica lui répondit en pleurant, et, réfrénant ses larmes, lui dit :

– Laissez-moi demeurer hors du couvent tant que vous serez pas tout à fait remis. Ma maîtresse m'en a donné la permission et une lettre pour que je puisse loger chez une de ses parentes.

– Et après ? demanda Tomás. Tu retournes au couvent ?

– Eh bien...

– Tu veux rester ici, Angélica ? Tu veux rester ici, dehors ?

– Si j'avais ma légitime, dit-elle, je louerais une petite maison, et je ne serais plus au service de personne.

– Nous n'avons pas besoin de ta légitime pour ça...

Il était absorbé dans ses pensées, tandis que la jeune fille semblait chercher à percer son secret, en le fixant de ses yeux brillants d'espoir et de crainte.

Tomás appela un sous-lieutenant du 15^e d'Infanterie, lui aussi blessé, son ami depuis Terceira, et lui demanda :

– Ta maison peut-elle accueillir une hôtesse ? Ton épouse aura-t-elle une chambre où pourra séjourner cette fille qui est de chez moi et va être ma femme, si j'arrive un jour à m'arracher cette défroque de moine ?

Le sous-lieutenant sourit :

– Pour épouser une fille comme ça, j'arracherais les défroques de tous les moines, la tienne comprise. Ma maison est grande : mais il n'y a qu'un lit. On s'arrangera si tu n'as pas de solde. Ma femme concevra beaucoup d'estime

¹ Si vous cherchez des précisions sur ces sept prêtres, la p. 497 du premier vol. de *Histoire du Siège de Porto*, par Soriano, ne vous en donnera pas. Non plus que la p. 102 de la *Guerre Civile du Portugal* du colonel Owen. Il faut que quelqu'un défende le roman de cette calomnie, qu'il invente sept frères tombés sur le champ de bataille. Que notre discret lecteur consulte l'amiral Carlos Napier, auteur de la *Guerre de Succession au Portugal*, lamentablement traduite par M. J. P. Codina. Premier volume, p. 34, où il est dit "Les miguélistes perdirent deux cents morts et blessés, parmi lesquels il y avait sept moines."

pour une amie qui va être l'épouse de frère Tomás, sous-lieutenant des lanciers... Écoute, c'est bien là cette passion dont tu m'as parlé à Terceira ?

– Oui.

– Tu as raison, mon vieux ! Qui, après avoir vu cette jolie fille consent à ce qu'on fasse de lui un moine mériterait qu'elle l'envoie promener ! Elle est bien bonne d'être venue te voir, sauvage ingrat !... Bon ! Je vais faire appeler ma femme.

Les yeux d'Angélica étaient baignés de larmes de joie.

Le sous-lieutenant de l'infanterie s'éloigna. Prenant sa main avec une tendre violence, Tomás lui demanda :

– Tu restes donc, puisque tu es la compagne de ma vie ? N'auras-tu pas à regretter cette faveur que tu fais à un homme sans parents, sans quelque affection qui enlève à ses jours d'aujourd'hui la noire solitude des jours anciens ?... Mais... sais-tu ce qu'est la vie d'un soldat exposé, de bataille en bataille, à mourir au moment où la vie lui est plus indispensable, plus chère que jamais ?... Et si je mourais demain, que ferais-tu, Angélica ? Tu irais encore te réfugier dans ton couvent, n'est-ce pas ?

– Cela dépend... dit-elle.

– Cela dépend de quoi ?...

– Quand l'on veut mourir... on meurt, répondit Angélica, qui essuyait ses larmes en souriant.



XII

ADIEU

Où t'en vas-tu, mon cher ennemi ?

.....
Si c'est que tu ne veux pas m'emmener avec toi

Mes yeux ne vont pas te perdre pour ça.

DOM FRANCISCO MANUEL

Muse de Melomino

ANGELICA FLORINDA avait séjourné deux jours chez l'ami de Tomás de Aquino, le temps de louer et de meubler une petite maison parmi les logements qui se sont fondus dans le ciment du cirque-bazar-théâtre-restaurant-gymnastico-pyrotechnique, appelé en charabia Palais de Cristal.

La petite persienne de la maison donnait sur la mer. Hautains, ils bruissaient, les hêtres de la ferme, où Carlos Alberto s'est retiré, où il a trouvé la mort, plongé dans toutes les tristesses de la solitude. Ces silences dans l'ombre de la nuit représentent aujourd'hui tout ce qui permet à l'industrie du lucre de monter ses échoppes. Les oiseaux ont fui ces lieux ; le feuillage ne murmure plus sur le sol couvert de gazon ; l'eau des méandres refoulée dans des tuyaux, ne font plus leur musique et n'ont plus la grâce alpestre de leur clapotement. C'en est fait de tout, de la poésie et de la musique, les ailes de l'âme exilée, elles ne reconnaissent plus le ciel où elles volaient, avant que l'épaisse fumée des machines empestât les brises qui venaient de l'océan à la tombée de la nuit.

Quelle tristesse que celle qui nous envahit, elle dépasse tout ! S'il y avait un être sensé qui signe cette revendication contre les marchands du progrès (l'on appelle ça des PROGRESSISTES) qui déracinent les arbres pour aplanir la terre où ils dressent leurs boutiques de pantins et de grelots !

Elle se trouvait donc là, la maison d'Angélica Florinda. La modestie, sinon la pauvreté de l'extérieur, jurait avec la propreté du mobilier. Les voisines se pâmaient quand elles voyaient les chaises et les tables lustrées en entrant dans une maison si pauvre. Sans compter l'émerveillement de voir un galant sous-lieutenant des lanciers, et une si jolie dame, si coquette, loger dans une telle baraque !

Dans la demeure voisine, vivait le camarade du sous-lieutenant —il l'avait distingué parmi les bons soldats venus des Açores. L'épouse de son camarade aidait Angélica à faire la cuisine. Les modestes ressources du militaire, accrues des scrupuleuses économies de sa compagne, leur assuraient de quoi vivre ; il était fort possible que l'amour dorât toute trace de pauvreté.

Quant à s'aimer, ils s'aimaient comme le peuvent des âmes liées depuis leurs premières, leurs virginales aspirations ; mais, pour arriver à une jouissance parfaite, ou encore imparfaite des biens de cette vie, il leur manquait bien des choses : c'est-à-dire la paix, l'assurance du lendemain, ou, si l'on veut, de ne pas avoir à se soucier de calamiteuses éventualités.

Ils ne pouvaient se leurrer.

Chaque fois que Tomás la quittait, en lui disant "à tout à l'heure" Angélica Florinda le suivait avec des yeux aveuglés par ses larmes. "Qui te dit que tu le reverras ?!" Son cœur battait devant ce présage menaçant. Quand il jetait sur elle un dernier regard, son cœur s'assombrissait, et, dans son for intérieur, il demandait à la Divine Providence de le protéger de la mort.

Il semble que Dieu écoutait leurs prières. Le hasard ne donne pas une explication convaincante de la chance du sous-lieutenant dans les rencontres successives où il a risqué sa vie comme s'il était bien décidé à la perdre héroïquement. Il partait et revenait, content de lui, admiré de ses camarades, avec en plus de tant de raisons de se réjouir, pas même légèrement blessé. Les moments de bonheur étaient courts. Quand sonnait la trompette, quand grondaient les grenades, les bras se déliaient de ces êtres qui se chérissaient, leurs visages palissaient, ils éclataient en sanglots. Quelques heures après, la joie revenait l'espace d'un instant, toujours limitée par une discipline si austère que jamais on n'a vu le sous-lieutenant Aquino arriver parmi les seconds au rassemblement.

Au bout d'un an, Angélica sortait pour accueillir Tomás quand il revenait du front, avec un enfant dans les bras. Quelle disgrâce que l'arrivée de cet ange dans la vie d'un soldat ! Il l'aurait pris pour un châtiment, s'il éprouvait, dans sa conscience, le remords d'avoir commis quelque horrible crime, parce que ce brave sous-lieutenant sentait chaque jour s'évanouir les élans et l'émulation qui lui donnaient le droit de rivaliser avec les plus audacieux. C'était l'enfant qui amoindrissait son audace. Cette petite ombre l'accompagnait, lui tendait les bras au moment des adieux en balbutiant des mots qui lui semblaient des prières. Au-dessus de la masse des hommes toujours renouvelée, blanchissait la candide image du petit dans les bras de sa mère à genoux.

Ah ! Mais cette allégresse quand il revenait dans sa maisonnette de la Torre da Marca ! La mère qui courait à sa rencontre, haletante, et le gamin entre les deux visages qui s'embrassaient, et leurs cœurs qui palpitaient.

Une pensée étrange, et peut-être répréhensible obsédait le cœur du pauvre père. Il songeait au fer rouge de l'infamie qui souillerait son nom, s'il invoquait son état de santé pour se soustraire à ses obligations militaires. Sa conscience raisonnait, en lui reprochant la vilénie d'un tel projet. Où irait-il, en outre, après avoir rendu son épée, gagner le pain de sa famille ? Si Tomás lui réclamait son patrimoine, son frère, le morgado, lui dirait de le demander au monastère où son père l'avait envoyé, le jour de sa profession de foi.

Son âme devait être bien tourmentée, qui, dans les courtes périodes entre deux batailles, se laissait envahir par des réflexions aussi douloureuses ! Quelle affliction, pour un homme, un amant, et un père, qui ne cessait de redouter la mort, quand celle-ci lui tirait dessus par des milliers de bouches de fusils et de pièces à la fois !

Mais, au moment de mesurer le prix de sa vie à celui de la victoire, le sous-lieutenant Aquino ne laissait toutefois pas percevoir la terreur qui glaçait sa fierté. Il allait là où les plus téméraires tombaient, mourants. Les clairons qui donnaient le signal de la victoire le rappelaient du front à l'arrière. Son cœur se traînait sur les traces de son honneur. La frénésie qu'il mettait à se jeter là où les balles tombaient dru, ressemblait à un désir d'en finir assez rapidement pour ne pas avoir conscience de son trépas, pour ne pas voir, aux instants les plus critiques, les images d'Angélica et de son fils.

Tomás de Aquino eut la chance sinon l'honneur d'être choisi parmi ceux qui devaient embarquer pour l'Algarve avec le corps expéditionnaire de Carlos Napier ; il était l'un des officiers du détachement des lanciers à pied.

L'heure qui précéda ses derniers adieux à Angélica et à son fils, fut une longue torture, l'expiation de grandes fautes, si ces malheureux en avaient commis dans cette vie. Il bâillonnait son cœur afin que la pauvre femme n'entendît pas ses prémonitions. Malgré ses efforts, voici les dernières paroles que sa poitrine laissa échapper, en gémissant :

– Je ne vais plus te revoir, ma malheureuse amie !... Pauvre de toi, mon pauvre fils !



XIII

L'ADIEU DES BRAVES

Quelle bruine mortifère, ou quel vent
A fané la fleur fraîche de ton âge ?
JERÓNIMO CORTE REAL
Nauffrage

LISBONNE abandonnée à la bonne étoile du duc de Terceira, le général à la tête de cette expédition, Tomás fut convaincu que le moral lâchement atteint des quatre-vingt mille soldats de Dom Miguel allait mettre fin à la guerre, et ressentit la joie de qui jouit à la fois des délices d'une famille bien-aimée, des douceurs de la paix et de la récompense due à ses services. Il parvint à faire parvenir à Angélica ses lettres jointes aux communications du duc à Porto, lui apportant le joyeux espoir qu'ils seraient bientôt réunis et connaîtraient le tranquille bonheur de vivre ensemble. Cette femme virile était prête à affronter les hasards d'un voyage à Lisbonne ; mais la crainte qu'on faisait naître en elle de ses dangers, et l'opposition de Tomás de Aquino la maintenait dans la certitude que la route serait bientôt dégagée de ses ennemis, et ouverte aux familles du corps expéditionnaire qui voudraient se rendre à Lisbonne.

À l'arrivée de l'empereur à Lisbonne, le sous-lieutenant de lanciers fut promu au grade de lieutenant et décoré.

Aux honneurs de sa promotion, si gaillardement obtenus, s'ajoutait l'estime et l'amitié des plus braves de l'armée des libérateurs. L'un de ses intimes était Dom Alexandre da Sousa Coutinho, un exemple parmi les plus intrépides, dont les exploits, comparables à ceux d'un de ses frères morts en combattant, n'avaient apparemment pour but que de le venger, comme si celui-ci n'avait pas perdu la vie au prix de beaucoup qui l'avaient précédé dans la mort.

Dom Alexandre, fils du marquis de Santa Iria, l'une des plus anciennes et des plus vénérables personnalités de la pléiade libérale, avait rejoint les Volontaires de Dona Maria II, depuis qu'il l'avait vu, dans les situations les plus critiques, faire des prouesses à ses côtés, ou, chacun à part dans d'autres rangs ou d'autres files, chercher à voir lequel des deux gagnerait la gloire de mourir.

Le 21 août 1833, quand le duc de Terceira quitta Lisbonne avec une division dans le but d'enflammer la fibre constitutionnelle des peuples de l'Estrémadure — cette fibre qui n'a jamais existé : pas même les généraux de l'empereur ne l'ont, de bonne foi, évoquée, pour expliquer leurs victoires — le détachement des lanciers formait l'une des colonnes, l'autre comprenait le régiment où combattait Dom Alexandre. Au moment de se répartir les deux colonnes, l'une devant se diriger vers Vila Franca, l'autre vers Torres Vedras, Tomás de Aquino dit, en embrassant son ami :

– Ce serait piquant de ne plus nous revoir, Dom Alexandre !... Mourir comme Moïse en vue de la terre de Canaan !...

– N'y pense pas, rétorqua le fils du marquis de Santa Iria. C'est une promenade militaire, nous respirerons l'air de la campagne. Le général Bourmont arrive, et nous rentrerons avant qu'il se manifeste, si le duc n'a pas la bonne idée de ne pas lui laisser voir les fortifications imaginaires de Lisbonne. Écoute, mon cher Tomás, si nous avons encore l'occasion de nous dire adieu en n'étant pas sûrs de nous revoir, ce n'est pas à cette occasion. Elle viendra... Beaucoup pensent que le moment est venu de nous reposer... Beaucoup vont se reposer pour de bon, s'ils ne veulent pas voir le dos de l'ange de la victoire...

En fait, les deux colonnes reculèrent devant la nombreuse armée du maréchal Bourmont. Vingt-quatre mille hommes, un chef prestigieux et renommé, la nouvelle qu'une escadre russe abordait au Portugal pour déloger Dom Pedro ; l'espoir revigoré de milliers de désespérés menacés d'être accablés par le fer et la honte, voilà le respectable ennemi qui montrait ses escadrons aux postes avancés de Dom Pedro.

Le 5 septembre, au point du jour, Bourmont attaquait leurs lignes d'Arco do Cego aux Aguas Livres. Une des trois colonnes qui attaquèrent prit la direction de São Sebastião da Pedreira, en descendant jusqu'à la redoute de l'Atalaia, défendue par la route de Campolide.

Sur ces entrefaites, au moment où son escadron longeait le 5^e de Chasseurs, pour occuper le poste que lui avait fixé le général, Tomás de Aquino fit un 'adieu' de la main à Dom Alexandre. Le vaillant officier remarqua ce geste et dit en souriant :

– Là oui... ça vaut la peine de se dire 'adieu'...

Profitant des murs et des maisons proches de São Sebastião de Pedreira, à couvert à cet endroit, les royalistes jaillirent, et, perçant des meurtrières, ils couvrirent les lignes de balles et de cadavres. Le 5^e de Chasseurs s'élança des tranchées, la baïonnette au canon pour déloger l'ennemi qui tint sa position, au corps à corps, dans le jardin et autour du palais du marquis de Lourical. Ce fut là le plus sanglant carnage qu'il y ait eu durant cette bataille. "Je n'ai jamais vu, dit le comte de São Vicente, un feu aussi nourri qu'à São Sebastião ! La maison a été entièrement criblée de balles rasantes et de mitraille. Du portail au jardin où se trouvait la batterie, le spectacle était d'une splendide horreur susceptible de satisfaire les *amateurs* de ce 'genre'.¹"

Le cadavre de Dom Alexandre de Sousa Coutinho, percé de coups de baïonnette et de balles, était entouré de morts et d'agonisants ; si quelques-uns étaient de ses frères d'armes, aussi braves que lui, un fort grand nombre représentait le prix démesuré de cette vie. Au sujet de ce garçon, tellement pleuré par l'armée, le colonel Owen a écrit dans sa langue mêlée de locutions et de termes étrangers : "Dom Alexandre n'aurait pu d'aucune façon survivre à cette campagne, son enthousiasme le poussant toujours dans l'immédiat à

¹ *Guerre de Succession au Portugal*, Tome II.

s'exposer excessivement, c'est ainsi qu'il avait déjà été gravement blessé au siège de Porto.¹"

L'escadron de lanciers avait mis pied à terre, et sauté des tranchées sur les allées du jardin jonché de morts. Déjà blessé par une balle au poumon gauche, Tomás de Aquino s'élança contre la grêle de boulets, sur les tas de cadavres, et reconnut Dom Alexandre. Il se pencha, souleva par les aisselles son corps inanimé, couvrit son visage de son sang à lui, encore chaud, et s'efforça de le traîner jusqu'aux tranchées. Là-dessus, la cavalerie, aiguillonnée par la folle intrépidité du Français Louis La Rochejaquelein, se précipitait au grand galop sur la faible redoute de l'Atalaia. Devant l'endroit que le neveu du général La Rochejaquelein, fixait, comme promis à sa bonne fortune, se pressaient cinq régiments royalistes en furie, ivres du sang dont plus de mille des leurs avaient imbibé le sol qu'ils jonchaient. L'artillerie tonnait depuis les hauteurs de Palma, perçant de leurs balles les cibles qu'elle visait parmi cette infanterie et les chevaux qui partaient avec une surprenante bravoure à l'assaut des retranchements défendus par un maigre effectif d'artilleurs.

Louis la Rochejaquelein était parvenu à la tranchée de la redoute de l'Atalaia, quand le lieutenant des lanciers Tomás de Aquino apparut sur la terrasse de la redoute, le visage zébré de traînées sombres, parce que ses larmes avaient imbibé la poussière de la poudre qui embrumait l'air.

Tomás saisit le fusil qu'un moribond serrait encore. Au moment où d'aucuns croyaient qu'il allait passer dans le camp des libéraux — tant cette offensive contre la tranchée leur semblait absurde — cet insensé de Français se tourna vers son escadron et cria, en pointant son épée :

– En avant !

L'escadron s'élança au-dessus de la tranchée, et ceux qui ne furent pas fauchés avec lui virent tomber le chef des cavaliers. Après avoir déchargé son fusil, Tomás de Aquino se précipita, au pas de course, sur ceux qui essayaient encore d'exécuter le plan funeste de son commandant.

– Tenez bon, les gars ! cria le lieutenant.

Là-dessus, il fut cueilli par une balle rasante en pleine poitrine.

Tomás de Aquino a été l'un des soixante-dix morts du 5 septembre.

Fin de la première partie



René Biberfeld - 2017

¹ *La Guerre Civile au Portugal, le siège de Porto, et la mort de Dom Pedro* - p.242

(Dom Pedro est mort de la tuberculose quelques mois après sa victoire sur les absolutistes. Empereur du Brésil, il était revenu au Portugal pour défendre la monarchie constitutionnelle mise à mal par son frère Dom Miguel, Régent du royaume, à charge pour lui d'épouser l'infante Dona Maria II, qui n'avait alors que 7 ans. La guerre civile mit aux prises légitimistes et libéraux) Parenthèse NdT.